

CINEMA



Ricardo CORTEZ
dans "La Danseuse Orchidée"

15 Janvier 1928

Prix : 6 fr.

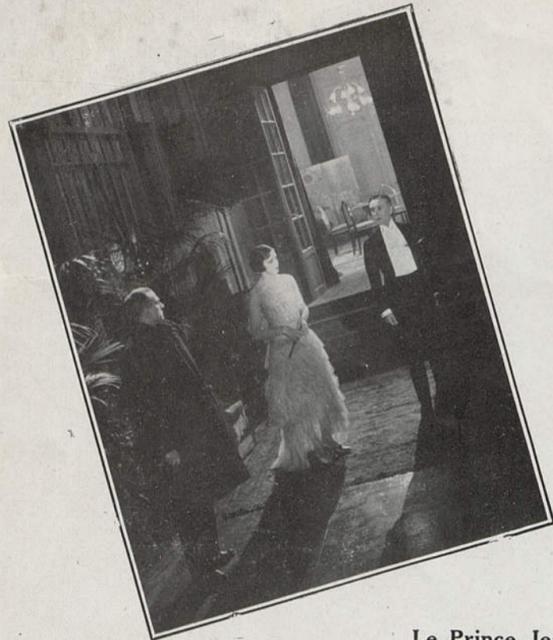
Biff / M / 1935
PK. 14425



CLAUDE FRANCE

L'une des dernières photos de la belle artiste dont la fin tragique vient de mettre le cinéma français en deuil

Les Cinéromans Films de France



Le Prince Jean



La Merveilleuse Journée

présenteront

à l'Empire



Totte et sa chance



Rapa-nui

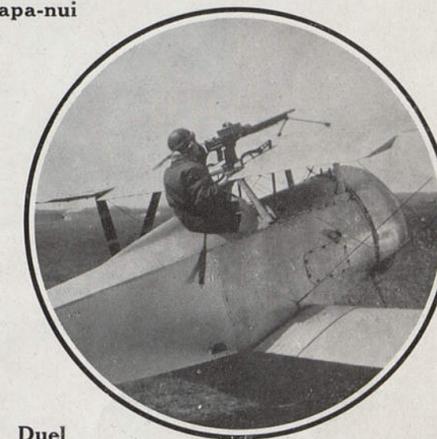
au cours du 1^{er} trimestre 1928 leur production déjà prête pour la saison 1928-1929

TOTTE ET SA CHANCE, mise en scène d'Augusto Genina. — JALMA LA DOUBLE, mise en scène de Roger Goupillères. — LE PRINCE JEAN, mise en scène de René Hervil. — LE DIABLE AU CŒUR, mise en scène de Marcel L'Herbier.

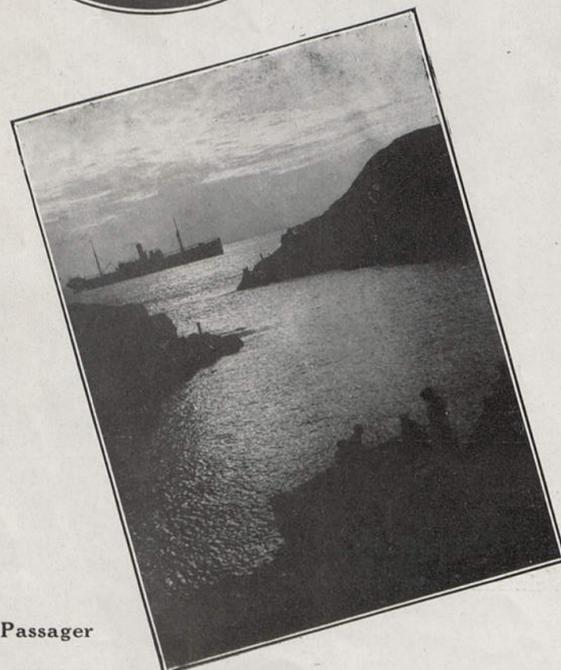
LA MAISON DU MALTAIS, mise en scène d'Henri Fescourt. — LA VEINE — LA MERVEILLEUSE JOURNÉE, mise en scène de René Barberis. — DUEL — LE PASSAGER, mise en scène de Jacques Baroncelli. — RAPA-NUI, mise en scène de Mario Bonnard.



Jalma la double



Duel



Le Passager



Le Diable au Cœur



La Maison du Maltais



La Veine

SUPERFILM

s'est assuré l'exclusivité de la plus récente
production et des films à venir de



HARRY LIEDTKE

Jeux de Prince

Nid d'amour

Harry... mon ami

La Folle semaine

L'Étudiant pauvre

Production A.A.F.A.

Robert et Bertrand

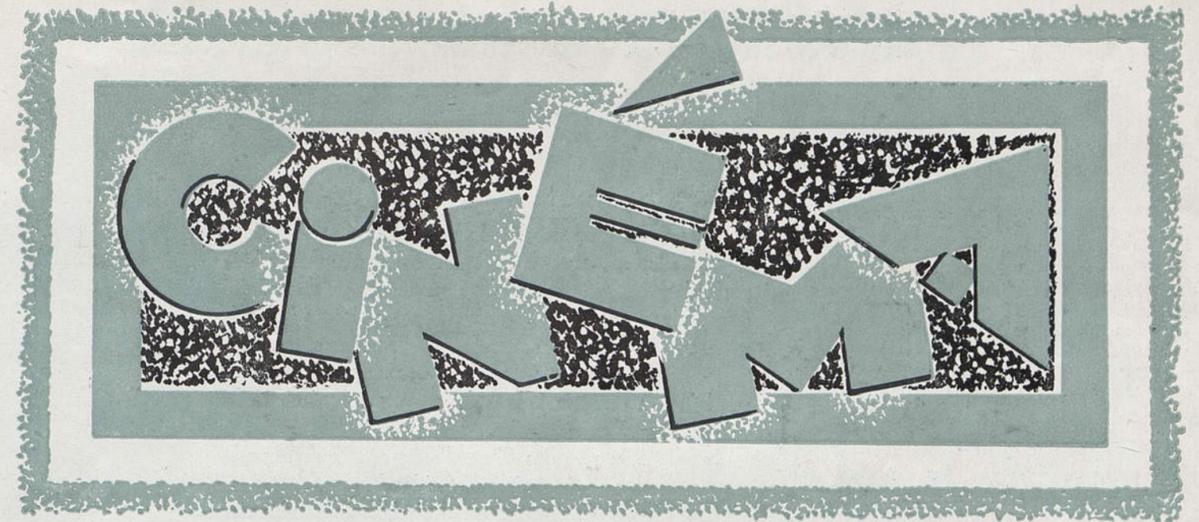
Un moderne Casanova

La petite marchande de cravates

Établissements ROGER WEIL

8 bis, Cité Trévise — Téléphone : Provence 25-61

QUELQUES TITRES



La première revue de grand luxe du cinéma français

SOMMAIRE

*La constitution d'un répertoire du
film est-elle possible ?*

Par Edmond EPARDAUD.

*Les chefs de file du cinéma français :
Jean Renoir.*

Par Georges DARHUYS.

Avant-garde.

Par Pierre WEILL.

Les Usurpatrices.

Par Madeleine ORTA.

Libres propos.

Par LES QUATRE.

*Vedettes françaises : Lucienne
Legrand.*

Par Robert TRÉVISE.

Dans les studios.

Par George FRONVAL.

Cinéastes.

Par Michel GORELOFF.

Les films présentés.

Par Pierre AUTRÉ

Nouvelles de l'Étranger.

ABONNEMENTS :

France, un an : 60 francs.

Etranger, un an : 100 francs.

Prix du numéro : 6 francs.

Revue mensuelle

2^e Année

15 Janvier 1928

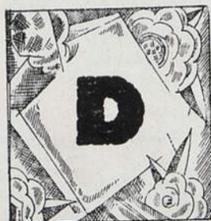
N° 8

Administrateurs :
Henri FRANÇOIS
et Pierre WEILL

Directeur,
Edmond EPARDAUD
Rédacteur en chef,
Pierre WEILL

Direction et Administration : 9, Avenue de Taillebourg, Paris (11^e) — Tél. : Diderot 38-59 et 43-59

La constitution d'un répertoire du film est-elle possible ?



ES que le cinéma produisit de beaux films on se préoccupa de les conserver à l'admiration des foules. L'exploitation commerciale, telle du moins qu'elle a été organisée, l'insatiable appétit des programmes qui exigent, souvent contre toute raison, du nouveau, toujours du nouveau, et aussi, il faut bien le dire, une évolution vertigineuse des procédés techniques, s'opposèrent à la constitution d'un répertoire.

Je ne parle pas des films d'élégances qui, avec le recul de quelques années, sont presque nécessairement ridicules.

Cependant, pour beaucoup, un répertoire restait désirable. Les tableaux des grands peintres avaient leurs musées, les œuvres des grands dramaturges avaient leurs théâtres.

Pourquoi les films des meilleurs réalisateurs n'auraient-ils pas leur Louvre ou leur Comédie-Française ?

Ainsi posée, la question ne manquait pas de vraisemblance. C'était une idée chère à Louis Delluc qui en son vaillant *Cinéa* ne se lassait pas de réclamer chaque semaine les films américains, français, allemands ou suédois disparus trop tôt à son gré de nos écrans.

La constitution d'un répertoire du film semble bien aussi avoir été à la base de l'admirable action exercée par Jean Tedesco, au théâtre du Vieux-Colombier. Tedesco se proposait ouvertement de rééditer les chefs-d'œuvre de la cinégraphie mondiale, et fit dans ce sens une expérience. Que donna-t-elle précisément ?

Tedesco me confia plusieurs fois ses doutes. Tel film qui avait, par sa poésie, par la grâce de son atmosphère, par son originalité dramatique ou esthétique, exercé une influence considérable sur le mouvement des idées cinématographiques quelques années auparavant, avait paru insignifiant ou pire à son public d'élite.

Toujours est-il que le Vieux-Colombier, pour des raisons que nous aimerions connaître, abandonna la réédition pour le film d'exception (je ne dis pas d'avant-garde), grands documentaires, œuvres scientifiques, dramatiques, comiques.

De temps à autre, les maisons d'édition, incitées par le souvenir de locations formidables, retirent des copies de films anciens et relancent ceux-ci sur le marché. En général, la manœuvre est inopérante et le prestige du titre consacré par le succès ne suffit pas pour atténuer l'effet d'un démodage inexorable. Souvenons-nous seulement de l'échec subi par un de nos éditeurs avec une réédition de *Mater Dolorosa*.

Serait-il donc impossible de constituer un répertoire du film, à l'instar de la peinture ou du théâtre ?

Il me semble que la question, beaucoup plus complexe qu'elle paraît au premier abord, dépasse une simple impossibilité temporelle. En soi, et si l'on veut bien admettre que le cinéma est un art, il n'y a aucune raison pour que le film n'ait pas son Louvre, ou plutôt sa Comédie-Française. Ou alors, si le cinéma est inféodé à la mode à un tel point qu'un temps relativement court le vieillit irrémédiablement, nous devons renoncer à le considérer comme un art.

On le voit, la question est délicate et grosse de conséquences.

Je me contenterai de la poser aujourd'hui laissant aux hommes d'expérience le soin de la résoudre dans un sens ou dans l'autre.

Edmond EPARDAUD.

Les Chefs de file du Cinéma français

JEAN RENOIR

C E nom illustre apportait au cinéma un espoir. Trop longtemps, l'élite intellectuelle et artistique méprisa l'art des images, qui dut, pour vivre, se contenter de médiocrité. C'est pourquoi chaque recrue a pu nous sembler, à une certaine époque d'épuration, annonciatrice de temps nouveaux.

Jean Renoir ne vint pas au cinéma, comme tant d'autres, par échelons successifs, par paliers timides et prudents. Il s'y jeta avec toute la fougue de son ardente jeunesse et sans en rien savoir, sinon que c'était un jeu passionnant, où toute l'activité de la vie méritait d'être engagée.

De telles dispositions d'esprit et d'âme ne manquent jamais de produire des miracles, à côté de déconvenues plus ou moins cruelles.

**

Sans apprentissage, il est bien difficile d'être bon ouvrier...

...Mais on peut se révéler un maître. Jean Renoir avait pour lui l'enthousiasme et la foi. Il avait autre chose, quelque chose de très précieux et de très rare : le goût atavique des belles ordonnances imaginatives de l'univers, le sens de la représentation composée et de la figuration esthétique. Le fils d'un grand peintre pouvait, pourvu qu'il eut l'amour du cinéma au cœur, tout tenter dans le domaine des images mouvantes. Jean Renoir avait cet amour et il osa.

On peut dire que Renoir réalisa *La Fille de l'Eau* sans trop se douter des infinies complexités techniques et matérielles de la prise de vues. Mais son instinct lui tint lieu de science, et la volonté aidant, il parvint à faire un film qui était tout de même un film. Et ce film honorable, où tant de choses étaient déjà à retenir, comportait une page cinématographique étonnante où la maîtrise s'affirmait : le rêve.

C'est un de ces miracles spontanés dont je parlais plus haut.

La Fille de l'Eau constituait plus qu'une promesse et Renoir, qui est audacieux jusqu'à la témérité, pour son second film, s'empara d'une des œuvres les plus ardues de la littérature française : *Nana*.

Je le redis ici, ayant été un des premiers à proclamer

la haute conscience artistique, la luxuriante richesse et la vivante beauté de ce film, *Nana* fut une œuvre magnifique. Œuvre de peintre, que le vieux maître de Cagnes n'aurait pas reniée, poème d'images somptueuses, intelligemment rythmées et ordonnées, *Nana* apportait à l'écran ce parfum vieillot de réalisme que Zola, Manet, Toulouse-Lautrec, captèrent avec un esprit diversément critique.

Le second film de Jean Renoir n'était pas sans défaut, abus des grands champs, manque de rigueur dans le découpage, mais la sincérité de cet art franc et direct respirait la plus belle santé physique et morale. Le dramatisme de la vie y était exprimé sans arrière-pensée et sans fausse pudeur, en dehors d'une peinture rétroactive très savoureuse, que les délicats goûtèrent.

Nana — et ce fut sans doute son meilleur titre de gloire — nous apportait encore la révélation d'un merveilleux tempérament d'artiste, auquel il nous plaît une fois de plus de rendre hommage : Catherine Hessling.

Jean Renoir avait-il un peu trop présumé de ses forces ? *Nana*, odieusement vilipendé par les uns — à cette occasion, exprimons notre reconnaissance au grand éditeur français Louis Aubert, qui n'hésita pas à accueillir le film de Renoir — *Nana* avait été un coup d'audace que justi-

fiait l'inexpérience de son auteur, mais qui demandait à ne pas être réédité. Assagi, comme pourrait l'être un fanatique du volant qui capote sur une route à 120 à l'heure, sans se faire trop de mal, Jean Renoir en vint à une conception plus modeste. Mais *Nana* lui avait tout appris et ce fut, désormais, en possession d'une technique rigoureuse, qu'il se remit au moulin à images.

Marquita, une bluette charmante, fait un peu figure d'intermède entre *Nana*, œuvre puissante, mais prématurée, et *La Petite Fille aux Allumettes*, qui, produite sous la jeune marque du Vieux Colombier, nous révélera très prochainement un de nos meilleurs techniciens de la prise de vues, doublé d'un délicat artiste.

Jean Renoir est encore à l'aurore de sa carrière. Le cinéma français, qui a tant besoin de juvéniles activités, compte sur lui.

Georges DARHUYS.



Jean RENOIR, par Kim.

AVANT-GARDE

par Pierre Weill

QU'EST-CE que l'Avant-Garde ? Voici une question que vous vous êtes certainement posée, comme moi, maintes fois. Dans les petites chapelles qui, malheureusement, pullulent dans notre métier, cette épithète est accordée sans hésitation à des films n'ayant pas de scénario et étant suffisamment incompréhensibles pour que les jeunes éphèbes qui fréquentent les salles spécialisées dans ce genre de spectacle quittent la projection complètement abrutis ; mais criant au chef-d'œuvre et le criant d'autant plus fort qu'ils ont moins compris.

Pour ma part, il me semble que le mot « film d'avant-garde », de par son sens étymologique, signifie plus exactement *film faisant un pas en avant*.

Fait-on un pas vers la perfection du cinéma lorsqu'on dépense des capitaux à produire des stupidités que je ne voudrais pas citer, mais dont les auteurs mériteraient d'être pendus avec la pellicule du film qu'ils ont osé mettre au monde ? Non, sincèrement non. Le cinéma doit être avant tout un spectacle consacré au public.

Il faut que le public fréquentant les salles, actuellement, soit chaque saison plus satisfait des films qu'on lui montre. Il faut aussi attirer, et surtout *retenir* le public, qui ne s'est jamais intéressé au cinéma. Ce n'est pas avec des films dits de « Cinéma pur » qu'on pourra plaire au public, loin de là. On réussira tout au plus à chasser définitivement toute la clientèle.

Mais, par contre, si au cours d'un film, le metteur en scène a su disposer quelque effet de technique auquel le public n'est pas habitué, les spectateurs s'y intéresseront et l'apprécieront certainement, s'il est, tout en étant recherché et pas banal, *immédiatement compréhensible* du public. C'est cet effet que je nommerai « avant-garde ».

Exemple : Dans l'œuvre de Rupert Julian « *Le Médecin de Campagne* », l'auteur a voulu montrer toute la clientèle que visite le vieux docteur, grimpé sur un cabriolet.

Il a imaginé ceci : En premier plan, les roues du cabriolet en marche. Surimpression de deux bras (ceux du médecin), tenant un bébé et l'emballotant. Réapparition des roues du cabriolet, qui continue à marcher. Disparition de l'enfant et nouvelle surimpression : les roues du cabriolet reviennent puis encore une fois sont remplacées par deux mains d'homme qui se sont blessées avec une scie mécanique et sont immédiatement pansées par les mains du docteur. Disparition de ce plan et nouvelle vision des roues du cabriolet. Troisième surimpression : les roues de la voiture disparaissent encore une fois pour laisser la place à un mort étendu sur son lit : les mains du docteur soulèvent le drap et lentement le ramène jusqu'à la tête. Disparition de la scène et encore une fois plan des roues du cabriolet. Puis, fond noir pour terminer la scène.

Voici un travail technique auquel le public s'intéresse fortement, et il ne songe pas à protester, car *il comprend*.

Dans un autre film américain : « *Fille de Cirque* », la technique éblouissante nous apporte de curieux effets qui sont aussi de l'avant-garde. Je citerai seulement la scène où le condamné, dans le vertige de la détresse, aperçoit comme dans un éclair divers souvenirs qui se précipitent les uns vers les autres, s'entrechoquent, et disparaissent enfin, pour laisser la place à la vision obsédante du policier qui interroge.

Une autre partie du film est également extrêmement intéressante à ce point de vue : la chute de Dolorès Costello.

J'ai vu ce film dans une salle populaire, et pourtant aucune de ces scènes très avant-garde, n'a soulevé la moindre protestation du public. La raison en était, une fois de plus, que ces passages étaient amenés à un moment favorable et étaient *parfaitement compréhensibles* pour les spectateurs.

En un mot, le film d'avant-garde peut et doit être avant tout commercial, car il ne faut pas oublier le spectateur qui va au cinéma pour se distraire et non pas pour faire un exercice d'entraînement des méninges.

Pierre WEILL.

La DANSEUSE ORCHIDÉE

Léonce Perret a tourné
un incendie de théâtre

Nice, Janvier.

S'il y eut un endroit où l'on ne souffrit certainement pas du froid, ce fut bien ces jours derniers, aux studios de Nice où M. Léonce Perret énergiquement secondé par son directeur technique, Henri Ménessier et par ses assistants Antonin Bideau et M. de Vancorbeil, tourna plusieurs scènes particulièrement difficiles d'un immense incendie de théâtre, l'un des « clous » de sa nouvelle production *La Danseuse Orchidée*.

A différentes places du studio, selon les décors où l'on avait à filmer, et sur le plateau même d'un théâtre reconstitué partiellement en plein air, on vit tour à tour parmi les flammes, Ricardo Cortez et sa charmante partenaire Louise Lagrange, chercher l'issue libératrice !...

Sous les encouragements de M. Léonce Perret et de l'excellent De Savoye, son régisseur, une figuration importante de jeunes femmes et de personnel de théâtre se bousculait au milieu d'une fumée oppressante, et, souvent, l'incendie allumé dépassant les limites fixées, les jolies figurantes se croyant réellement en danger, poussaient des cris d'effroi jusqu'à ce que les pompiers — spécialement engagés pour ces scènes — ainsi que le personnel du studio, aient éteint l'incendie des décors préparés à cet effet.

L'une d'elles s'évanouit même pendant quelques minutes, cependant qu'impassibles, les as de la caméra, L.-H. Burel, R. Colas et J. Montéran, continuaient à enregistrer...

— Mes enfants, s'écria M. Léonce Perret, quand tout fut terminé, je suis content, très content de vous, et vous allez si vous le désirez, tous pouvoir dormir pour la peine, jusqu'à midi ! »

Il était trois heures du matin.

J. G.



(Photo G.-L. Manuel Frères).

JEAN DEHELLY

qui vient de faire deux importantes créations pour Aubert dans *Le Mariage de Mademoiselle Beulemans* et *Les Transatlantiques*, et à qui Léon Poirier a confié l'un des principaux rôles de *Verdun visions d'histoire*, édité par la Compagnie Universelle Cinématographique.

LES USURPATRICES

par Madeleine Orta

JE voudrais, par ces lignes, sans blesser ni décourager les vraies artistes, éclairer celles qui, par ignorance ou impudence, usurpent un titre auquel ne répond nulle disposition de leur être.

Le cinéma, en particulier, est encombré de ces non-valeurs, attirées à lui par cette erreur trop répandue, hélas ! qu'il est facile de faire du cinéma.

Le théâtre semble moins accessible — et, de fait, il l'est — car, en dehors d'un minimum d'études préliminaires, presque toujours indispensables, il faut affronter directement le public, et bien des ardeurs s'en trouvent refroidies.

Tandis que le cinéma, avec un joli visage et beaucoup d'audace, on est certaine d'y réussir. Les annales cinématographiques ne sont-elles pas remplies de ces aventures merveilleuses, où de simples petites filles sont devenues, du jour au lendemain, des stars célèbres ?

Ainsi, se laissant séduire par le mirage de ces contes, nés presque toujours d'une publicité outrancière, dès qu'une jeune fille prend, à tort ou à raison, conscience de ses charmes, elle sent en elle l'irrésistible vocation. Et, le plus souvent, de ce jour, commence son malheur. Celui des autres viendra ensuite.

Animée de l'ambition qui la possède, rien ne l'arrêtera : ni les démarches stériles, ni les stations interminables dans les antichambres, ni les humiliations mêmes.

Devant l'indifférence ou l'irritation des gens qu'elle sollicitera, pas un instant elle ne doutera de ses dons personnels. En face du résultat piteux d'un bout d'essai difficilement obtenu, elle invoquera la maladresse de l'opérateur, le mauvais éclairage, tout, sauf son manque de dispositions.

Et elle ira continuant sa route, aigrie et féroce ambitionneuse jusqu'au jour où enfin elle atteindra le but par des moyens extracinématographiques.

C'est alors que commence le malheur des autres.

D'abord, de l'infortunée société, à laquelle un commanditaire l'imposera, puis du scénariste qui verra mutiler son scénario afin de l'adapter aux moyens restreints de la vedette, du metteur en scène qui usera toutes les ressources de son art pour animer un sujet réfractaire à l'extériorisation et enfin de l'opérateur qui moudra des kilomètres de pellicules sans avoir la satisfaction de trouver l'angle avantageux sous lequel prendre l'ingrat visage, et qui de plus sera rendu responsable par l'ambitieuse du charme douteux de ses premiers plans.

Les pires victimes dans cette trop banale aventure seront les pauvres camarades, les femmes surtout, qui dès la moindre manifestation de talent seront impitoyablement écartées, ou dont le rôle sera tellement amoindri qu'il leur sera impossible de donner la juste mesure de leurs capacités artistiques.

Là, je touche à la plaie vive que chacun connaît, mais veut sembler ignorer.

Trop d'artistes sont vaincus dans cette lutte déloyale, trop de beaux talents découragés ont fini par abdiquer pour que nous n'élevions pas la voix contre une tendance pernicieuse qui, si elle se répandait nous priverait de plus en plus d'artistes véritables.

Pour des raisons vitales, le cinéma doit se plier à certaines exigences commerciales, mais si l'on considère la vedette comme une « actionnaire » et non pas comme une artiste, le cinéma cesse d'être un art et n'est plus qu'une industrie, une mauvaise industrie.

Aimant le cinéma d'une amitié sincère et désintéressée, je ne crains pas de dénoncer ce danger qui paralyserait son évolution et en le faisant rétrograder éloignerait de lui les gens de goût.

Quant à ces véritables usurpatrices, qu'y gagnent-elles ?

Une ou deux années de triomphe chèrement payé, puis la lassitude d'un public qui ne fut jamais séduit que sur la foi de la publicité, et l'oubli, le noir oubli !

C'est pour ce piètre résultat qu'elles auront brisé la carrière d'artistes de valeur et détourné celles-ci de leur voie véritable. N'est-il pas révoltant de savoir que des femmes de talent ont dû, pour vivre, aborder l'atelier, le bureau ou le magasin, que n'auraient jamais dû quitter celles qui les avaient frustrées. Car la fausse ingénue aux gestes de pantin mécanique qui nous importune par ses mièvreries, était une charmante cousette, très douée, et l'habileté avec laquelle elle chiffonne une robe nous le prouve encore. Cette longue maigre dont les somptueuses toilettes n'arrivent pas à faire passer le nez à la Cyrano, était une élégante vendeuse chez un grand couturier, et ses fidèles clientes n'exigeaient pas d'elle des qualités photogéniques. Cette belle blonde au port majestueux qui nous inflige le supplice de son sourire béat dans les situations les plus dramatiques était la dactylo ponctuelle et dévouée d'un grand banquier. Et d'autres, tant d'autres qui ont stupidement gâché d'appréciables dons naturels dans l'espoir d'atteindre une gloire pour laquelle elles n'étaient pas nées !

L'ambition est noble et légitime quand elle n'empiète pas sur le domaine d'autrui, mais un peu d'humilité n'amoindrit pas un être vaillant et l'aide à prendre conscience de ses possibilités en lui évitant les erreurs prétentieuses et coupables.

Maintenant, si vous avez à votre disposition des moyens financiers et que vous ayez la passion du cinéma, contentez-vous de commanditer des films en laissant le champ pour l'interprétation aux artistes professionnelles qui n'ont que leur art pour vivre.

Il y a place pour toutes les activités dans le cinéma.

Madeleine ORTA.

LIBRES PROPOS

Il y aurait toute une étude à faire sur les diverses commodités de la somptueuse salle *Le Paramount*. L'une des plus appréciables et qui est conforme à la tradition américaine, consiste dans le demi-éclairage, qui a pu être obtenu sans nuire à la luminosité de la projection.

Nous n'avons jamais compris l'obscurité absolue de nos salles françaises, où il est impossible de se diriger, même avec l'aide du lumignon des ouvreuses, lequel sert surtout à aveugler les spectateurs qui ont le désavantage d'être déjà placés.

Le très sympathique directeur de l'Alliance Cinématographique Européenne, M. Caval, vient de faire un voyage d'études à Berlin. Il a confié ses impressions à *Cinéa-Ciné pour tous*, d'où il ressort que la France, dans la plupart des domaines : studio, tirage, exploitation, est très en retard. Nous nous en doutions un peu.

Les appareils de projection dernier modèle, en usage dans les palaces allemands, ont des carters contenant des bobines de 1.300 mètres et un système d'aération permet d'arrêter l'appareil devant une image, avec une lampe de 50 ampères, sans le moindre danger d'incendie.

Un poste Pathé, comparé à ces appareils, fait l'effet d'une machine préhistorique, d'une pièce de musée.

Qu'attendent nos techniciens pour aller, comme M. Caval, faire leurs études à Berlin ?

To smoke or not to smoke ?

Fumer ou ne pas fumer ? La question, si longtemps controversée, va-t-elle être résolue ? La Préfecture l'étudie sérieusement, au seul point de vue des dangers d'incendie.

Il est toujours scabreux de réagir contre des habitudes vieilles comme le cinéma lui-même et les directeurs auraient évité des protestations, suivies ou non d'abstentions, s'il avaient, dès le début, interdit de fumer dans l'intérêt de la projection.

Nous connaissons des établissements, à Paris, où la fumée des cigarettes, des cigares et des pipes, enlève à l'écran plus de la moitié de sa luminosité et plonge tous les films dans un « flou » qui n'a rien d'artistique.

Les fumeurs trouvent cela très bien ; mais, les autres, qui sont de toute évidence, la majorité ?

Autre aperçu de la question : un spectateur vraiment attentif au film ne songe pas à fumer. D'où nous concluons, que les fumeurs qui incommode leurs voisins — surtout leurs voisines — et qui compromettent pour tout le monde la projection, sont de mauvais spectateurs, qui viennent là pour « tuer le temps ».

Le cinéma réclame d'autres adeptes.

Un communiqué qu'ont inséré sans sourciller bon nombre de nos confrères, annonçait le prochain film de Mauritz Stiller, « le réalisateur d'*Hôtel Impérial* et de... *Quand la Chair succombe*. »

Se peut-il que l'auteur du communiqué ait commis une pareille erreur et que nos confrères l'aient reproduite ?

Qu'en pensera Victor Fleming ? Ce n'est vraiment pas la peine de faire des chefs-d'œuvre !

Nous croyions que l'ère des concours de vedettes était close.

Il n'en était rien, et une maison américaine, sous le fallacieux prétexte de travailler au progrès du cinéma français, a organisé récemment un concours dont les opérations furent dirigées par un metteur en scène français.

Malgré toute notre aversion pour la polémique, nous ne pouvons nous empêcher de trouver cette manifestation absolument déplacée, humiliante et préjudiciable pour les artistes professionnels, dangereuse pour tous les amateurs que la terrible illusion guette.

Trop d'artistes, des vrais, qui tournent depuis dix ans, sont victimes d'un chômage plus ou moins prolongé, pour que nous accordions notre sympathie à des concours qui n'ont d'autre résultat que d'enlever des employés aux magasins, des ouvriers aux usines et aux ateliers.

La question — d'ordre social et humanitaire — est si grave que si nous étions le gouvernement, nous prendrions des mesures pour interdire de pareilles entreprises.

Le cinéma est encombré de terribles Aristarques qui, aux présentations, aux spectacles ou ailleurs, accablent de leur mépris tous les films — principalement français — qui leur tombent sous le regard.

Deux mots, dont la subtilité critique nous échappe, leurs sont familiers : « C'est un navet ! » « C'est une ordure ! »

Et voilà l'effort de six mois, le fruit de trois millions, anéantis !

MM. les critiques, un peu plus de compréhension et un peu plus de justice dans vos jugements. On ne vous demande pas de la complaisance, mais de la bonne volonté.

Le cinéma français n'a pas de pires ennemis que ces critiques amateurs, qui s'imaginent que « critiquer » c'est démolir...

LES QUATRE.

Vedettes Françaises

LUCIENNE LEGRAND

LE Cinéma Français défend assez mal ses vedettes, ce qui fait croire, parfois, à l'étranger, qu'il n'en a pas. Certaines, cependant, et malgré la négligence des éditeurs, arrivent, par leur talent, leur obstination, leur patiente volonté, à une réputation mondiale, dont le film français est le premier à profiter.

Parmi ces quelques artistes privilégiés figure Lucienne Legrand.

Il est extrêmement difficile de définir l'art de Lucienne Legrand et surtout de le classer. En fait, il déborde tous les cadres et procède de tous les genres. Nous avons vu cette incomparable artiste animer de sa verve fantaisiste des comédies pures, parodiques ou bouffes, comme *Mon Curé chez les Riches* ; des comédies légères comme *Au revoir et merci* ; des comédies réalistes comme *Sin Ventura*.

Délicieusement sensible et vibrante, gardant jusque dans la mélancolie une grâce faite des nuances les plus délicates, Lucienne Legrand apporta à la comédie sentimentale un parfum de poésie et d'humanité encore inconnu. Ce furent *Pierre et Jean*, *Simone*, *Florine*.

Mais cette comédienne subtile, qui n'ignore rien des finesses de l'expression moqueuse de la vie, est aussi une grande tragédienne. J'emploie ce mot dans son acception la plus absolue, dans le sens le plus profond et le plus douloureux. Tragédienne, Lucienne Legrand a réalisé deux chefs-d'œuvre d'interprétation : *Nantas*, où elle eut le génie des larmes, et *SainteMaxence*, où elle réalisa, peut-être pour la première fois à l'écran, la sublimité mystique.

Tant de dons si divers et si heureusement extériorisés, nous font aimer infiniment cette jeune artiste, dont la conscience et la sincérité forcent le respect. Devant un rôle, quel qu'il soit, Lucienne Legrand oublie sa propre personnalité pour s'identifier entièrement au type imposé. Elle sait qu'interpréter comporte une abdication doublée d'un autre acte d'intelligence et d'amour. Et voilà pourquoi elle nous donne avec une telle intensité l'impression pure de la vie.

Tous les films que j'ai rappelés plus haut sont l'œuvre de Donatien. Ce réalisateur auquel il nous plaît de rendre ici hommage, a compris tout de suite les ressources innombrables dont pouvait disposer le talent de Lucienne Legrand et ce ne fut pas son moindre mérite de les avoir mises en pleine lumière. Il se peut, d'ailleurs, que nous ne les connaissions pas toutes. L'interprète de *Nantas* n'a qu'un désir, qu'un but : travailler toujours, se renouveler sans cesse. Celle qui nous fit souvenir successivement de Maë Murray et de Lilian Gish, l'ingénue charmante et touchante de *Simone*, l'excentrique de *Mon Curé chez les Riches*, la tragédienne de *La Chevauchée Blanche*, la mystique de *Sainte Maxence*, doit nous étonner encore. Elle a en elle cette force de concentration et de persuasion, cette volonté de travail et de perfection qui caractérisent les grands artistes.

Nous mettons en Lucienne Legrand l'espoir du Cinéma Français.

ROBERT TRÉVISE.



Photo G.-L. Manuel Frères.

LUCIENNE LEGRAND

la brillante et émouvante vedette française, qui vient d'être engagée par la
Donatien-Féry Film.

Derrière, de là, dans les Studios et ailleurs...

par George Fronval

Une visite au Cabaret épileptique

Le studio de la rue Lepic est sans contredit le plus petit de France. On ne peut y construire de grands décors ni y faire évoluer une imposante figuration. M. Henri Gad l'a choisi pour y tourner les intérieurs de son film *le Cabaret épileptique*.

J'entre avec peine sur le plateau en me faufilant entre le décor et les sunlights. J'aperçois les silhouettes de M. Gad et de Gibory, l'opérateur, qui se détachent en ombre sur le décor inondé de lumière. On tourne il ne faut déranger personne. Tandis que le metteur en scène, le scénario à la main, explique le jeu aux artistes, je m'approche de l'opérateur qui termine sa mise au point.

Le décor représente un bar excentrique à la décoration et aux meubles ultra-modernes. Derrière le comptoir un barman impassible essuie nonchalamment les verres... et les reproches que lui adresse la tenancière courroucée. Devant eux, une jeune fille vêtue d'une robe rose au décolleté hardi et dont les volants sont ornés de ressorts métalliques et de bouchons de champagne, exécute un charleston endiablé.

— Très bien, déclare M. Gad. Toutefois, un peu plus de nonchalance Pré fils ; votre jeu est excellent, Madeleine Guitty, vitupérez cependant avec plus d'énergie : quant à vous, Jeanne Helbling, faites attention à ne pas sortir du champ.

Profitant de ce qu'un électricien change un charbon, Jeanne Helbling s'avance vers moi, souriante.

— Bonjour, me dit-elle, vovez comme je suis élégante et comme j'ai de beaux bijoux. Mon bras gauche est ganté de noir jusqu'au coude tandis que mon poignet droit est entouré d'un bracelet aux grains de bois doré.

A ce moment M. Lantelme se joint à nous et m'explique :

— Le film que met en scène M. Gad d'après un scénario dont il est l'auteur a pour sujet : la manière dont on lance un cabaret et se déroule dans trois décors seulement, celui-ci et deux autres représentant le fameux cabaret épileptique. Outre Jeanne Helbling, Pré fils et Madeleine Guitty, la distribution comprend Dowan Tortzoff, Joé Alex et Michel Duran. Les assistants du metteur en scène sont M. Cerf et Nivéo.

J'oubliais le chien Jicky.

Le Cabaret épileptique est le premier film d'une série de productions de courts métrages que compte réaliser au cours de cette année l'Européen Film.

Au Studio de Joinville, quelques instants avec

Jacques de Baroncelli

Muni d'une autorisation en bonne et due forme, je peux pénétrer aujourd'hui sur le plateau du studio de Joinville. M. Jacques de Baroncelli, de retour de Toulon, vient de commencer, pour les Cinéromans, la réalisation des intérieurs de son film, *Le Passager*.

Ne voulant pas importuner le metteur en scène tant par ma présence que par mes indiscrètes questions, je me suis installé dans un coin et je me suis mis à observer. Le décor représente l'intérieur d'une modeste cabine de paquebot. Un léger rayon de soleil filtre à travers le hublot dorant les cheveux de Michèle

Verly, qui penchée sur un lit d'enfant, semble inquiète et soucieuse.

Le scénario à la main, le metteur en scène se tient de l'autre côté et donne au petit Jean Mercanton, qui se trouve couché, quelques indications sur la scène que l'on va tourner.

Le petit bonhomme l'écoute avec l'air le plus sérieux du monde.

— Tu as compris, Jeannot ? Tu es souffrant ? Tu as l'air souffrant, tu ne bouges pas.

— Entendu, réplique le jeune bambin. Je connais le cinéma, je suis un vieux, pas vrai.

Et le petit artiste se met à raconter un tas d'histoires sur les films qu'il a déjà tournés sous la direction de son père.

Mais J. de Baroncelli n'a pas de temps à perdre. Les sunlights sifflent, promenant leurs rayons à travers le décor, avant de rester immobiles.

— C'est à vous, Vanel, annonce le metteur en scène. On tourne.

L'interpellé, ayant vérifié son maquillage, s'approche du lit, consulte Michèle Verly du regard et se penche sur le petit Jean qu'il examine et ausculte.

La courte scène terminée, le jeune bambin, qui a écouté les indications du metteur en scène, saute joyeusement à terre et, tirant son ami Nicolas Redelsperger par la manche, lui déclare :

— Hein ! tu as vu Vanel, on dirait un vrai docteur. C'est comme ça qu'il m'a fait, celui de Nice, quand j'étais malade.

— *Le Passager*, me déclare Baroncelli entre deux raccords, est un film maritime. Je suis très inspiré par la mer, allez-vous dire. En effet, après *Pêcheurs d'Islande*, *Veille d'armes*, *Nitchevo* et *Feu*, c'est le cinquième film de ce genre que je mets en scène.

— Quel en est le sujet ?

— Vous êtes trop curieux. Qu'il vous suffise de savoir que le scénario a pour sujet un cas de conscience à la fois curieux et douloureux. Mes interprètes, les voici tous réunis. Charles Vanel est, comme vous avez pu voir, médecin ; Michèle Verly est une passagère, le petit Jean Mercanton est son fils et Nicolas Redelsperger le commandant du navire.

L'opérateur a changé son angle de prise de vues, les sunlights sont en place. Après une cordiale poignée de main, J. de Baroncelli reprend sa mise en scène, qu'il a momentanément délaissée pour bavarder quelques instants avec moi.

En Alsace, avec La Cousine Bette.

Poursuivant la réalisation de *La Cousine Bette*, Max de Rieux a tourné en Alsace les dernières scènes qui lui restaient à faire. Comme cela arrive souvent au cinéma, les prises de vues clôturant la réalisation de ce film, sont celles par lesquelles celui-ci débute à la projection.

En effet, les extérieurs qui furent tournés là-bas, sont ceux du prologue du roman, le retour de la campagne d'Italie. Le baron Hulot, à la tête d'un détachement de dragons, traverse Turckheim, charmant petit village alsacien. Il y rencontre Adeline Fischer, qui deviendra sa femme, et la cousine de celle-ci : la cousine Bette.

Les prises de vues étonnèrent fort les habitants des régions voisines, qui, heureux d'assister à un tel spectacle, vinrent en foule regarder travailler le metteur en scène et ses collaborateurs.

Ils n'eurent pas à s'en repentir. Accompagné de Maurice Guillemain, l'opérateur, de Claude Franc-Nohain, le décorateur, Max de Rieux eut vite fait de redonner au petit village l'aspect qu'il avait en 1810.

— Faites-moi badigeonner de peinture cette plaque d'émail, ordonna le metteur en scène.

— Dissimulez cette boîte aux lettres derrière un tas de fagots, déclara Claude Franc-Nohain.

— En plaçant ici mon appareil, s'exclama Guillemain, je n'aurais pas dans le champ ce bec de gaz ni les fils électriques. De plus, j'aurais cette vieille maison, qui sera un fond excellent.

Plus de trois cents dragons, mis à la disposition du jeune réalisateur par le général de Gail, changèrent leurs uniformes bleu horizon contre ceux plus chatoyants des hussards de 1810. Duvivier, régisseur actif et débrouillard, eut vite fait de recruter des figurants civils parmi la population.

Pendant près d'une semaine on tourna dans Turckheim. Seul, le soleil n'avait pas répondu à la convocation du régisseur. On le remplaça par deux groupes électrogènes J. F., venus exprès de Paris.

Les jours précédents et durant la semaine qui suivit, Max de Rieux réalisa, au sommet du Hohneck et non loin des Trois-Epis, de remarquables scènes, qu'interprétèrent, avec leur talent coutumier, Henri Baudin, Alice Tissot et Marie Carli.

Pour les scènes réalisées à Turckheim, Eugène de Creus et Dartagnan complétèrent la distribution, qui comprend également les noms de Germaine Rouer, Andrée Brabant, Jeanne Uteau, Pierre Finaly, Charles Lamy, François Roset et Mansuelle.

Les derniers intérieurs de Madame Récamier

La réalisation de *Madame Récamier* est maintenant terminée. En ce moment, Gaston Ravel, avec la collaboration de Tony Lekain, travaille, au laboratoire, à épinglez bout à bout les milliers de mètres de pellicule que l'on a impressionnés pendant près de quatre mois.



Gaston RAVEL

Une des dernières scènes tournées au studio d'Epinay, fut celle où Madame Récamier, voulant s'empoisonner, se prépare à boire un verre de ciguë. Mais, au moment où elle porte le verre à ses lèvres, son mari, survenant, le lui arrache brusquement des mains.

Cette scène, très dramatique, fut jouée avec un rare talent par Mlle Marie Bell et Victor Vina. J'eus le plaisir d'assister à cette

prise de vues et, entre deux tours de manivelle, tandis que Parguel et Bujard rechargeaient leurs appareils et que, sur la poutrelle du plafond du studio, le machiniste chargé de jeter les petits carrés de papier simulant la neige se reposait, je bavardais avec la charmante Madame Récamier.

— Je suis enchantée de faire du cinéma, nous déclara Marie Bell. Mon interprétation dans ce film n'a été pour moi qu'une suite de jours plus agréables les uns que les autres. Gaston Ravel



Tony LEKAIN

et Tony Lekain sont des réalisateurs sous la direction desquels il est agréable de travailler et je ne souhaite qu'une chose : c'est de faire avec eux un autre film.

Je me tournai vers Victor Vina, qui s'est composé une tête de Monsieur Récamier vieilli, vraiment remarquable, et lui adressai mes félicitations.

— Vous êtes bien aimable, me répondit-il. Je suis, comme ma charmante camarade, enchanté d'avoir tourné sous la direction de Gaston Ravel. J'espère avoir fait ce qu'il attendait de moi.

— Vos projets à tous deux ?

Marie Bell et Victor Vina me font la même réponse dans un même geste.

— Rien de décidé encore. Quelques propositions, mais aucune encore d'acceptée.

Tandis que les deux artistes recommençaient à nouveau la scène, je bavardai avec Pierre Billon et Georges Bernier, tous deux fidèles collaborateurs du metteur en scène : l'un me raconta l'aventure survenue à Emile Drain qui, au palais de Fontainebleau, ayant des escarpins trop étroits, se mit à passer en revue les chaussures des dignitaires présents, jusqu'au moment où il en trouva une paire à son pied. L'autre me donna ensuite quelques chiffres curieux, que je m'empressai d'inscrire sur mon carnet. Les voici : dans *Madame Récamier*, on utilisa 6.800 costumes ; 4.600 perruques ; 5.750 paires de chaussures ; 350 chevaux ; 8.700 fusils ; 1.300 sabres et près de 5.000 bougies véritables, qui équipèrent les lustres et les appliques des somptueux décors de Tony Lekain.

Avec la remarquable distribution, les dépenses qui furent faites et surtout le talent du réalisateur, nul doute que *Madame Récamier*, que nous présenteront prochainement M. Robert Hurel et sa vaillante Franco-Film, ne soit un excellent film à tous les points de vue.

George FRONVAL.

LE RETOUR

NOUS aurons prochainement la primeur d'un film de G. Brignone, *Le Retour*, où s'affirmera l'excellence de la marque Sofar-Stark

et qui sera distribué en France par la Société des Films Artistiques Sofar.

Le Retour est un film de charme et d'émotion, dont la plupart des extérieurs ont été tournés à Paris, au Bois de Boulogne, à l'Etoile, rue de la Pompe, où l'on filma une sortie du Lycée Janson de Sully, avec le petit Cloclo.

On connaît le souple et sensible talent de G. Brignone, et ce que nous avons pu apprendre de sa nouvelle production, *Le Retour*, nous fait espérer un film d'une belle tenue artistique.

Un effort photographique remarquable a été fait dans ce film. Les prises de vues ont été dirigées par Preiss, qui est un des maîtres de la technique opératoire.

Quant à l'interprétation, elle donnera entièrement satisfaction aux plus difficiles.

Dolly Grey est la vedette féminine du *Retour*. Jolie et gracieuse, avec une verve spirituelle qui n'appartient qu'à elle, Dolly Grey retrouvera là ses succès passés.



Dolly GREY, dans *Le Retour*

Maxudian, l'un de nos plus éblouissants artistes de composition, fait, dans *Le Retour*, une création vraiment saisissante. G. Brignone a su mettre en valeur

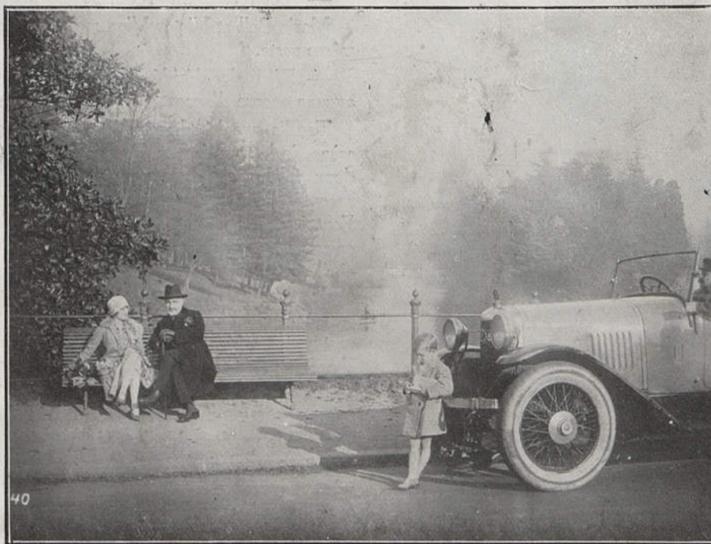
toutes les qualités de ce parfait comédien, qui a su s'imposer dans les genres les plus divers.

Deux rôles de premier plan sont tenus par André Mattoni et Lydia Potechina, qui révéleront des dons photographiques très personnels.

Enfin, le petit Cloclo animera de sa grâce juvénile, tour à tour enjouée et attendrissante, un des plus jolis rôles d'enfant que nous ait encore donnés le

cinéma depuis les inoubliables Jackie Coogan.

Nous attendons avec sympathie et confiance ce nouvel effort de la Société des Films Artistiques Sofar dans le domaine de la production.



Une jolie scène au lac du Bois de Boulogne, avec DOLLY GREY, MAXUDIAN et le petit CLOCLO.



PIERRE BLANCHAR

dans le rôle de Chopin, de *La Valse de l'Adieu*, le beau film d'Henry Roussel, produit par la Société des Films Historiques et distribué par P.-J. de Venloo, où le grand artiste s'élève au sublime humain le plus pur.

Emil JANNINGS

dans

QUAND LA CHAIR SUCCOMBE...

LE grand succès remporté au Paramount par le film de Victor Fleming *Quand la chair succombe*, pourrait faire paraître ces quelques lignes oiseuses. Cependant, la valeur d'art de ce film est telle qu'il faudra le revoir et l'étudier. Il faudra surtout analyser le jeu d'Emil Jannings qui, sans certainement le vouloir, a fondé là la plus prodigieuse et la plus complète école de cinéma à laquelle tous les artistes, du plus petit au plus grand, devraient demander des inspirations.

La nouvelle de Perley Poore Sheehan dont fut tiré le film était assez mince. Un simple fait-divers sans originalité où nous voyons un très digne bourgeois, honorable père de famille, détourné de ses devoirs par une femme de rencontre. Certaines circonstances le font passer pour mort et, misérable, ayant le sentiment de son infâmie, le vagabond sans nom refuse de se faire reconnaître des siens qu'il a fini par retrouver. Le scénario, sans Emil Jannings, ne se justifierait guère. Ce ne serait là qu'un roman feuilleton démodé, à la manière de Jules Mary ou d'Emile Richebourg. Mais l'art de Jannings transforme



tout et fait de la vie avec des situations romanesques où le mélodrame domine. *Quand la chair succombe*, par cet art même, s'apparente aux genres les plus nobles et les plus difficiles de l'écran, comédie de caractère et d'observation, tragédie bourgeoise, drame humain.

Tout le début est un chef-d'œuvre de psychologie et de composition, la vie du comptable August Schiller dans sa famille et à son bureau, son air respectable, sa mansuétude d'époux, de papa et de chef. Puis la rencontre fatale, dans un train, puis la déchéance.

La scène du cimetière n'est pas moins pathétique.

Quand la chair succombe est un film qui fait honneur à la Paramount et, disons-le franchement, à l'art cinématographique tout entier.

La scène du théâtre où le vagabond vient entendre son fils virtuose, est d'une beauté déchirante. Suivez la progression du drame intérieur sur le visage crispé d'Emil Jannings et vous comprendrez toute la puissance du cinéma.



Une scène comique et dramatique à la fois.

LE NU AU CINEMA

Nos charmantes artistes continuent à être très timides touchant la question du nu. Dans nos numéros précédents, nous avons publié les réponses de Jeanne de Balzac (enthousiaste du nu), Rache! Devry (très modérée), Marquissette Bosky (favorable par simple amour du cinéma), Huguette Duflos (favorable... pour les autres), Pépa Bonafé (assez indifférente).

Voici aujourd'hui les réponses de Dolly Davis et de Jeanne Helbling, qui sont parmi nos plus délicieuses et nos plus notoires vedettes de l'écran.

REPONSE DE DOLLY DAVIS

Monsieur,

En réponse à votre demande je dois vous dire que, pour ma part, j'aurais horreur d'avoir à tourner une scène de nu. Cela ne m'a été demandé qu'une seule fois et je me suis fait doubler, ce qui ne m'empêche pas d'admirer des films dans le genre de *Force et Beauté*.

Je vous envoie ci-joint une photo du film que j'ai tourné à Vienne *Café Chantant*. C'est ce que j'ai fait de plus nu.

Veuillez croire, Monsieur, en mes meilleurs sentiments.

Dolly DAVIS.



Rina de LIGUORO, dans *Casanova*.



Jeanne HELBLING

REPONSE DE JEANNE HELBLING

Cher Monsieur,

Je réponds très volontiers à l'enquête de votre belle Revue. Le cinéma qui est un art de mouvement est par cela même très évocateur.

Des bras, des épaules, des jambes nues ne sont-ce pas là des éléments suffisamment suggestifs ?

Le « montage rapide » d'une scène montrant successivement les épaules, les jambes, le dos nus de l'interprète me semble infiniment plus « exciting » que la vue de la même interprète scrupuleusement dévêtue... Et n'est-ce pas le but, évoquer des charmes plutôt que de les dévoiler pour éveiller et entretenir la curiosité, dirai-je la concupiscence, du spectateur, qu'un trop fréquent abus de ces scènes mènerait fatalement à une monotone lassitude ?

Jeanne HELBLING.

Nous serions assez de l'avis de notre jolie correspondante, mais il nous semble bien que Jeanne Helbling accepta un jour de tourner le rôle d'Eve dans un film biblique. Elle ne le tourna pas — contingences du cinéma — mais si elle l'eut tourné comment la blonde artiste se serait-elle dispensée d'être « scrupuleusement dévêtue » ?

Il est évidemment des cas où la simple « suggestion » ne suffit pas et où le nu n'admet pas de voile, celui d'Eve par exemple.



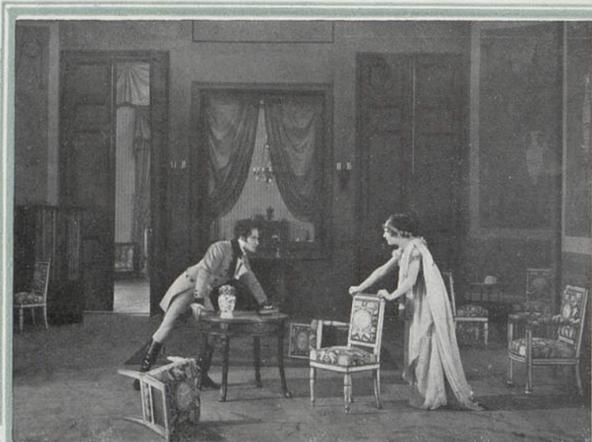
Trois charmantes artistes de *Sultane*, le beau film de Paramount. Il semble, d'après cette photo, que les Américaines ont beaucoup moins peur du nu que les Françaises.



MADAME RECAMIER



Réalisé par
Gaston RAVEL
 avec la collaboration
 de
Tony LEKAIN
 d'après l'œuvre de
M. Ed. HERRIOT
 (Production Franco-Film)



L'ANNEE 1928 se présente pour la Franco-Film sous les meilleurs auspices. Plusieurs productions très importantes s'achèvent qui vont imposer la jeune marque.

L'une des plus originales et des plus brillantes sera *Madame Récamier*, que Gaston Ravel vient de terminer d'après le livre de M. Edouard Herriot et qui est actuellement au montage.

La vie de Madame Récamier constitue un véritable roman né dans la période la plus troublée de la Révolution et se poursuivant à travers maints orages jusqu'au rayonnement du célèbre salon de l'Abbaye au Bois.

Gaston Ravel, très bien secondé par Tony Lekain qui est aussi l'auteur des remarquables décors où se situe l'action, a donné un relief saisissant aux scènes révolutionnaires qui constitueront un prélude tragique au roman vécu par Madame Récamier.

Nous aurons l'occasion de reparler plus longuement du multiple effort technique, décoratif et photographique du nouveau film de Gaston Ravel.

L'interprétation qui réunit de nombreuses vedettes est particulièrement somptueuse.

En tête figure la charmante Marie Bell, de la Comédie-Française, qui sera une adorable Madame Récamier.

L'élément féminin groupera encore Nelly Cormon, Desdemona Mazza, Madeleine Rodrigue et Andrée Brabant.

L'interprétation masculine n'est pas moins exceptionnelle avec Emile Drain, de la Comédie-Française, Edmond Van Daële, Victor Vina, François Rozet, Genica Missirio et le grand artiste Charles Le Bargy qui revient au cinéma après un long éloignement.

Madame Récamier ne peut manquer d'être un triomphe pour l'art cinématographique français.



PANAME

NOUS attendions avec une impatience accrue par l'incident que l'on sait, la première production de l'Alliance Cinématographique Européenne: *Paname*. La destruction d'un négatif par le feu est une catastrophe qui peu décourager les plus vaillantes énergies. L'incendie de *Paname*, l'an dernier, provoqua une émotion considérable, mais nous devons dire, à l'honneur des dirigeants de l'A. C. E., que cet accident n'entama pas un seul instant leur foi en l'œuvre si stupidement anéantie. Et le jour même où le négatif de *Paname* brûlait, on décidait de le reconstituer entièrement.

Ce fut l'unique cause du long retard, qui vient d'aboutir à la très brillante présentation de l'autre jour, à l'Empire.

On sait que *Paname* a été réalisé par N. Malikoff, d'après le célèbre roman de Francis Carco: « *Les Innocents* ».

C'était une entreprise assez hardie, de transposer à l'écran les milieux d'apaches, où se complut toujours le dilettante Carco et que sa plume savoureuse décrivit avec complaisance.

Jusqu'à présent, — il faut bien le dire, — les films français ne nous donnèrent qu'une impression très atté-



Jaques CATELAIN et Ruth WEYHER

née et très édulcorée du monde spécial, dont Paris n'est pas la seule grand'ville à s'honorer. On vit souvent des apaches dans les films de ces dix dernières années, mais c'étaient surtout des apaches pour rire, des apaches de vaudeville, ou d'Ambigu.

En voici des vrais — ou qui semblent tels — et ce n'est pas le moindre mérite du film de Malikoff de nous faire pénétrer dans ces milieux maudits que, sans lui, nous n'aurions peut-être jamais fréquentés.

Je ne parle pas seulement des protagonistes du drame romanesque et sentimental que nous conte Francis Carco, mais encore et surtout de la figuration étrange qui se meut dans le fond des tableaux, à l'arrière-plan de cette vaste fresque tragico-comique.

On nous dit que N. Malikoff, piloté par Carco, s'est rendu dans les antres les plus « fermées » du Paris apache et, qu'en outre d'une documentation précise, qu'il a pu utiliser au studio, il a réussi à embaucher un certain nombre de vrais « titis », qui prirent plaisir à figurer dans le film de « leur ami Carco ». Ce n'est peut-être qu'une légende, qui créera autour de *Paname*, une atmosphère



Une scène d'élégance. Au premier plan: CATELAIN et Lia EIBENSCHUTZ



Une scène avec Charles VANEL et Ruth WEYHER

délicieusement favorable, mais après avoir vu le film, on peut tenir cette légende pour vraie.

L'authenticité est la plus belle qualité de ce film. Tout y est empreint de vérité et les scènes apaches — les plus nombreuses — ne seraient pas différentes si elles avaient été filmées sur place.

Le scénario lui-même est prodigieusement amusant. Son originalité, parfois contestable, tient surtout à des détails de reconstitution, ou d'imagination, mais qu'importe si nous prenons plaisir aux aventures du jeune « mylord » devenu subitement honnête homme, au contact d'une pure jeune fille, comme cela arrivait jadis au temps des *Mystères de New-York*.

Il faudrait parler en détails de la réalisation de Malikoff, de ses effets nombreux, tour à tour pittoresques et dramatiques, de son sens du mouvement, de son habileté à capter le trait essentiel d'une physionomie, d'une attitude, d'une situation.

Il a été secondé par quelques interprètes incomparables, qui font de *Paname* l'un des films les mieux joués qu'on ait encore vus.

Le quatuor d'apaches sinistres, composé de Ch. Vanel, Jaques Catelain,

J.-F. Martial et Mic, nous met tout de suite dans l'atmosphère rêvée. Charles Vanel, en Bécot, est étourdissant de verve, de vérité, de vérisme. C'est étudié avec une finesse et une justesse prodigieuses. Les titis de la Butte s'y méprendront eux-mêmes. Jaques Catelain est un séduisant « mylord ».

Les deux rôles principaux de femmes sont tenus parfaitement par Ruth Weyher, qui est bien jolie en « pierreuse », et par Lia Eibenschutz, un peu lente, mais très décorative en jeune américaine naïve et téméraire.

Olga Limburg campe avec esprit le personnage caricatural de la vieille tante, et N. Malikoff, délaissant le poste de commandement, s'est amusé à silhouetter le vieil américain « champion du régime sec ».

En félicitant très chaleureusement l'Alliance Cinématographique Européenne pour le beau succès qu'elle vient de remporter avec son premier film, rappelons la part importante qu'y a prise M. Schiffrin, comme directeur général de la production.

Paname, qui a été très bien accueilli à Berlin, ne manquera pas de provoquer les mêmes sympathies dans toutes les salles françaises, où cet excellent film sera projeté.

Il nous reste à exprimer un vœu (c'est d'ailleurs l'époque). Ce brillant début doit encourager l'Alliance Cinématographique Européenne à récidiver. Nous attendons d'elle une suite française à *Paname*.

Jack RANDON.



Une scène, avec Malikoff, Olga Limburg, J. Catelain, Lia Eibenschütz, Charles Vanel et Ruth Weyher

La collaboration franco-allemande

**Donatien nous donne des précisions
sur l'accord qu'il a signé à Berlin**

NOUS avons été avisés par les journaux de Berlin et en particulier par le Film Kurier, que Donatien venait de conclure un accord important sur les bases d'une collaboration franco-allemande. On sait le succès obtenu en Allemagne par certains films de Donatien, entre autres *Nantas*, et cette nouvelle ne pouvait que nous être agréable.

Dès son retour de Berlin, nous avons pu obtenir de Donatien lui-même quelques précisions sur l'accord qu'il avait signé :

— Les renseignements donnés par les journaux allemands, nous d't-il, sont exacts. Je suis heureux de pouvoir vous les confirmer moi-même et les compléter.

J'étais appelé à Berlin par un homme charmant, un jeune éditeur qui rêvait de faire de la collaboration franco-allemande, M. Claus Fery. Sa première idée avait été de constituer une double direction et d'adjoindre un metteur en scène français à un metteur en scène allemand. Il n'avait pas encore vu de mes films. Ayant eu l'occasion d'assister à une présentation de *Nantas*, M. Fery voulut bien me faire entièrement confiance. Et c'est ainsi que fut fondée après quelques semaines de conversations cordiales dont je garde le meilleur souvenir la « Donatien Fery Films ».

— Que tournerez-vous ?

— Trois films ont été prévus pour ce que j'appellerai la première tranche de notre production : deux films d'importance moyenne qui seront réalisés parallèlement *Miss Edith*, *Duchesse* et *Salut, chérie*. Ce sont deux comédies dont j'ai écrit les scénarios. Le troisième film sera une grande production sur le sujet mondial de *Guillaume Tell*.

Pour ce dernier film dont je viens de terminer le découpage un devis de 200.000 dollars soit environ 5 millions de francs a été prévu. Vous voyez que les moyens matériels ne me manqueront pas.

— Vos interprètes ?



M. DONATIEN

— Mlle Lucienne Legrand qui m'a accompagné à Berlin et qui y fut reçue avec une exquise courtoisie sera la grande vedette des productions Donatien-Fery.

Son succès dans *Nantas* s'est répandu à travers toute l'Allemagne et on la considère là-bas comme l'une des meilleures artistes françaises.

Pour le reste de l'interprétation, j'ai obtenu que le tiers des artistes serait français et que j'aurais le choix de mes opérateurs.

D'autre part 50 % des intérieurs et des extérieurs seront tournés en France, les intérieurs au studio de la Franco-Film à Nice. C'est vous dire que je serai absolument en règle au cas où le contingentement serait appliqué chez nous, comme nous le souhaitons.

Donatien ajoute qu'il doit avoir terminé ses deux comédies au début du printemps afin d'entreprendre *Guillaume Tell* dont la réalisation se poursuivra tout l'été, les extérieurs devant être tournés obligatoirement en Suisse.

Tous nos vœux de succès à la Donatien-Fery films.

R. T



M. Claus FERY



Photo G.-L. Manuel frères.

YANOVA

fut la très belle et émouvante interprète du *Sens de la Mort*, de *La Chaussée des Géants*, de *La Cabane d'Amour*, du *Secret d'une Mère*, et prête son charme aristocratique au personnage de la mère d'Evelyne, dans *Mon cœur au ralenti*.

LES FILMS PRÉSENTÉS

Du 15 Novembre au 31 Décembre, 50 films ont été présentés à Paris se répartissant comme suit :

FILMS	AMÉRICAINS	ALLEMANDS	U. R. S. S.	SUÉDOIS	FRANÇAIS	TOTAUX
Drames	15	6	1	»	14	36
Comédies	3	6	»	»	1	10
Grands documentaires	1	1	»	1	1	4
TOTAL	19	13	1	1	16	50

L'Heure exquise

Le titre de ce film est bien trouvé et celui-ci nous a fait réellement passer un « heure exquise ». Sur les motifs d'une opérète viennoise, aux allures très romantiques (l'action est située en 1830), le réalisateur allemand Fred Fresler a composé un film simple et sentimental, dont la fin mélancolique ne manquera pas d'émouvoir. Claire Rommer et Walter Rilla sont les protagonistes expressifs de cette œuvre agréable.

(Film Allemand. - Edition Star-Film).

Maîtresse de Satan

Le sujet de ce film possède une certaine originalité. L'action se déroule dans les milieux cinématographiques et est d'un dramatisme poussé. Bonne interprétation de Marcelle Albani, Claire Rommer et Jack Trévor.

La Grande Envolee

Un film français, très intéressant, relatant les exploits des héros de l'air, au cours de la grande guerre. Beaucoup de documents figurant dans le film ont été pris sur le vif et donnent un grand intérêt à l'œuvre. L'action inspirée du fameux *Chignole*, de Marcel Nadaud, se poursuit au-delà de l'armistice jusqu'à l'exploit de Lindbergh. Le tout est fort intéressant et passionnera certainement le public. Les interprètes de ce film, Urban, Raulin, Brunel et Nunès, vivent leurs rôles plutôt qu'ils ne le jouent.

(Film Français. - Edition Star-Film).

Les cinq tuteurs d'Ellen

Le sujet — charmant, d'ailleurs — rappelle cet amusant vieux film de la Goldwyn, *La sagesse des trois vieux fous* et plus récemment, la pièce jouée au théâtre de la Madeleine : *Le Club des Loufoques*. L'ensemble est agréable et possède beaucoup de qualités distrayantes. Betty Bronson est la délicieuse animatrice de ce film, bien joué également par Louise Dresser, Laurence Gray, Ford Sterling.

(Film Américain Paramount).

L'Aigle Bleu

D'une note moins dramatique que *What price Glory*, *L'Aigle Bleu* rappelle quelquefois ce dernier film. Il s'agit de la rivalité sportive de deux capitaines d'équipes adverses, rivalité qui se prolonge pendant la guerre et même après, puisque les deux ennemis ne se réconcilient qu'au cours d'une âpre lutte, où ils capturent de « dangereux » fraudeurs d'alcool. Les scènes de guerre se déroulent dans la marine américaine et nous font assister à de magnifiques combats de boxe. La partie finale se suit avec beaucoup d'intérêt. Parfaitement interprété par George O'Brien, William Russel, Janet Gaynor et Margaret Livingstone, ce film, tout d'action extérieure et de mouvement, sera un succès certain auprès du public.

(Production Américaine. - Fox-Film).

Maman de mon cœur

Un film basé sur l'amour et la sensibilité maternelles, et qui, de ce fait, saura toujours émouvoir. Le sujet, assez compliqué, comporte de belles idées sortant des sentiers battus. La réalisation de John Ford est purement cinématographique pour certains tableaux, surtout en ce qui concerne les scènes de la tempête, d'un réalisme rarement égalé. Belle Bennet joue avec émotion et sentiment le rôle de *Maman de mon cœur*. Elle est entourée par d'excellents artistes : Ethel Clayton, Victor Mac Lenglen, Neil Hamilton.

(Production Américaine. - Edition Fox).

Ame errante

Une fort belle œuvre, dont les qualités nombreuses et l'absence de défauts peuvent nous permettre d'employer à son sujet le qualificatif de *parfaite*. Les mérites de ce film américain, qui sort tout à fait de l'ordinaire, se trouvent autant dans le sujet, simple, attachant et émouvant, que dans la réalisation, bien composée, rejetant les effets faciles pour ne garder que l'essentiel. En dehors de ces éléments favorables, le film nous révèle le talent d'un acteur peu connu, Johnny Harron.

(Film Américain. - Edition Super-Film).

Si par hasard...

Une agréable comédie, qui ne demande qu'à distraire et qui, d'ailleurs, y réussit parfaitement. Le sujet est un peu celui du *Chauffeur de Mademoiselle*, mais inversé. La note est tour à tour gaie et sentimentale. C'est délicieusement joué par Henry Porten et A. Roberts.

(Film Allemand. - Edition Super-Film).

Madame fait un écart

Une comédie qui serait assez conventionnelle sans la présence de la charmante Xenia Desni. Celle-ci donne au film un ton agréable et léger, et met en valeur quelques charmantes scènes d'intimité conjugale. Livio Pavanelli est son partenaire sympathique.

(Film Allemand. - Edition Star-Film).

La Ronde Infernale

Un scénario intéressant, dû à Henri Decoin, une réalisation soignée de Luitz Morat, et surtout l'ambiance sportive du *Vel d'Hiv'* durant les fameux six jours, assureront le succès de ce film. Signalons plusieurs titres inutiles et regrettons le manque de premiers plans dans la course finale, qui comporte d'excellentes parties. Blanche Montel, dont le physique s'est modifié ; Jean Angelo, absolument remarquable dans le rôle difficile du champion ; Pauley, Charles Boyer et Pauline Carton, interprètent ce film, qu'attend le public populaire.

(Film Français. - Edition Paramount).

Valencia

La scie bien connue, créée par Mistinguett, a inspiré un réalisateur allemand, Jaap Speyer. Celui-ci a imaginé un film sur les motifs de la chanson de José Padilla. Faire un scénario sur ce thème, c'était jouer avec la difficulté. Aussi, les meilleurs éléments de ce film sont les superbes paysages de l'Andalousie, magnifiquement photographiés. Il y a aussi les acteurs : Maria Dalbaïcin, aux dents brillantes et au charme bien espagnol ; Dorothy Wieck, jolie et touchante, et Jean Murat, parfait de naturel et de simplicité.

(Film Allemand. - Edition Alex Nalpas).

Les Décebristes

Un film réalisé en U. R. S. S. par les Soviétiques et retraçant une page de l'histoire Russe. Il s'agit d'une conspiration fomentée en 1825 et devant donner à l'Empire des Tsars un gouvernement constitutionnel. La révolte échoua. L'écran l'a traduite par des images âpres et très réalistes. L'exactitude et la vraisemblance historique ont été parfaitement observées... mais c'est bien long à supporter. Il y a quelques belles choses au point de vue technique et les interprètes se montrent à la hauteur de la réalisation. Malgré ces qualités, je ne crois pas que ce soit un film destiné à tout le monde.

(Film Soviétique. - Edition Alex Nalpas).

Le baiser qui tue

Le titre de ce film n'exprime certainement pas toute la pensée des auteurs. Qu'importe, puisque l'œuvre, d'une utilité incontestable, nous montre les ravages d'un horrible fléau social et démontre les moyens de s'en préserver. Sur un scénario du docteur Tartarin Malachowski, Jean Choux a construit un film très intéressant, dans lequel une action mouvementée et dramatique se mêle habilement à l'œuvre d'enseignement médical et social. Claude Harold et Georges Oltramore sont les interprètes du film et ont bien compris l'importance de leur tâche. La technique est intelligente et le montage heureux, bien que souvent coupé par des titres d'un caractère trop lyrique. C'est un film utile, qui, s'il n'existait pas, serait à faire.

(Production Française. - Edition Iris-Film).

Sables

On pourrait se demander si Kirsanoff avait prévu un sujet pour ce véritable poème sur le désert. Il semble bien que le canevas qui conduit l'action a été surtout imposé pour des raisons commerciales. L'œuvre de Kirsanoff, nous transportant de Tunis à Gabès, est un éternel émerveillement pour les yeux. Il faut louer le sens cinématographique du jeune réalisateur, qui a su faire vivre en quelque sorte des paysages inertes et animer les beautés du désert en des images somptueuses. Dans un film de ce genre, le paysage est l'interprète essentiel. On admirera cependant le jeu de Nadia Sibirskaïa, étonnante dans le rôle d'une fillette. Gina Manès, Van Daële et Colette Darfeuil, sont les autres interprètes de cette œuvre remarquable.

(Film Français Markus. - Edition G. Petit).

Le Chauffeur de Mademoiselle

Une œuvre toute de jeunesse et de gaieté. Félicitons Henri Chomette d'avoir composé un film français de ce genre. Le sujet, un peu mince, nous fait penser à toutes ces comédies américaines, si charmantes à voir. La différence, c'est que les « gags » du *Chauffeur de Mademoiselle* sont d'esprit bien français et aussi que les éternels paysages de Californie (très agréables, d'ailleurs) sont remplacés par d'admirables sites de la Riviera. La continuité du film et la technique, donnent à l'ensemble un parfum de modernisme sans exagération. Dolly Davis, mutine et si gaie ; Albert Préjean, sympathique ; Alice Tissot, tante d'Amérique amusante ; Jim Gerald, comique ; Paul Ollivier, parfait de naturel, sont les excellents interprètes de ce film charmant.

(Production Française Argus Film. - Edition Armor).

Pierre AUTRÉ.

Nostalgie

La Société des Films Artistiques Sofar, dont nous avons tenu à souligner d'autre part l'activité, vient de remporter un brillant succès en présentant à l'Empire *Nostalgie*, la belle production Max Glass (Terra Film). Cette œuvre, qui a déjà fait sensation en Allemagne, est émouvante par sa profonde humanité, par son atmosphère de mélancolique poésie.

Le film nous conte les douleurs des malheureux exilés russes, obligés de fuir la révolution qui menace de les engloutir. A Paris, un de ces exilés meurt, ne pouvant supporter l'atroce déchéance. Sa fille tente d'abord de lutter, se révoltant à l'idée de la misère, puis minée par la souffrance, vaincue par la faim, elle s'abandonne à l'horrible déchéance, jusqu'au jour où elle



Mady CHRISTIANS

décide de retourner en Russie avec un compagnon tout dévoué, l'ancien intendant de son père. L'amour rapproche finalement ces deux cœurs.

Righelli a réalisé sur ce beau thème dramatique une mise en scène tour à tour poignante, pathétique, empreinte de poésie, de charme et de pittoresque. La vie des exilés russes, dans certaine ambiance parisienne, est reconstituée là en traits inoubliables.

Il faut louer encore Righelli d'avoir traité son sujet avec beaucoup de tact et de délicatesse et de nous avoir émus par les moyens les plus simples.

Les décors sont d'une parfaite vérité et d'une simplicité qui ne manque pas de grandeur. Et le film comporte, outre de jolies vues de Paris, quelques impressions très personnelles de nature.

Nostalgie est interprétée par une troupe d'élite de composition internationale. Mady Christians, que nous préférons dans la comédie légère, eut cependant des attitudes émouvantes. W. Diéterle, le jeune premier allemand, a beaucoup de force et une grande sensibilité. Jean Murat, toujours magnifique, et Simone Vaudry représentent dignement la France dans ce lot international, où Livio Pavanelli représente l'Italie et Murski la Russie.

La troupe russe du Coq d'Or se fit également applaudir dans certaines scènes, d'un savoureux pittoresque.

Nostalgie sera un grand succès dans les salles françaises.

L'ACTIVITÉ DE LA "SOFAR"

L'ANNEE 1927, qui vient de disparaître dans la fumée des temps, aura marqué le plein épanouissement d'une de nos plus actives sociétés de production, la Société des Films Artistiques Sofar.

Elle débuta il y a quelques années par d'importantes transactions en diffusant le film national français *Le*



Carmen BONI

Miracle des Loups, dans 26 pays étrangers ainsi que plusieurs fameuses productions.

Comme firme productrice, la Sofar manifestait sa jeune activité avec un film qui fut une manière de révolution dans l'art cinématographique, *La Rue sans Joie*, de G.-W. Pabst. Cette œuvre en même temps révéla au monde une artiste depuis célèbre, Greta Garbo.

Peu de temps après, la Sofar lançait ce chef-d'œuvre d'invention et de goût, *Les Aventures du Prince Ahmad*, qui connut lors d'une récente reprise au Vieux-Colombier un véritable triomphe.

Ensuite, la Sofar se tournant résolument vers la conception de grands films internationaux, réalisa : *Maquillage* avec Sandra Milowanoff, Marcelle Albani, Charles Vanel, *L'Esclave Blanche*, mise en scène par Auguste Génina avec Renée Héribel et Charles Vanel, *La Ville des Mille Joies*, réalisé par Carmine Gallone, avec Renée Héribel et Gaston Modot, qui sera présenté prochainement ainsi que *Le Retour*, réalisé par Brignone, avec Dolly Grey, Maxudian et le petit Cloclo.

Actuellement, nous apprenons avec plaisir que la Société des Films Artistiques Sofar a engagé Augusto Génina, l'excellent réalisateur, pour toute une série de grandes productions. D'autre part, Carmen Boni, la talentueuse et jeune artiste qui a obtenu un si grand

succès dans deux films de Génina, *La Femme en Homme* et *Adieu Jeunesse*, vient de signer un contrat avec la Sofar pour plusieurs films.

Les productions décidées par la Sofar pour 1928, marqueront encore un pas en avant dans cette active contribution au film français. C'est ainsi que cette Société vient d'acquiescer les droits d'adaptation cinématographique de *La Valse d'Or*, le passionnant roman de Jean-Joseph Renaud, et un contrat vient d'être signé avec Alfred Machard pour l'adaptation de son prochain roman dont le titre est encore gardé secret. Des pourparlers très avancés se poursuivent avec J.-J. Frappa.

C'est également la Société des Films Artistiques Sofar qui s'est assuré pour la France, la Belgique et plusieurs pays latins, la distribution des meilleures productions de la grande marque allemande Terra Film entre autres *Nostalgie*, qui a été présenté avec un éclatant succès, le 9 janvier à l'Empire et dont nous parlons d'autre part.

On nous annonce que cette présentation est la première de toute une série consacrée aux plus beaux films dont la réalisation a été faite sous la direction de Max Glass.

La Société des Films Artistiques Sofar est en pourparlers actuellement avec de très importantes maisons de location pour l'édition de ces films en France.



Augusto GENINA

La place ne nous permet pas d'analyser dans le détail l'activité de cette maison encore jeune, mais dont la renommée est déjà faite. Nous y reviendrons prochainement d'une façon plus ample et ce jour-là, nous aurons certainement d'autres nouvelles intéressantes à communiquer à nos lecteurs.



Choura MILENA

La Paramount continuant son bel effort en faveur du film français vient de présenter *Mon Cœur au Ralenti*, réalisé par Marco de Gastyne, d'après le roman célèbre de Maurice Dekobra.

Le film se ressent par endroits des insuffisances psychologiques de l'œuvre littéraire et les personnages manquent de cohésion, mais la réalisation est l'une des plus élégantes et des plus riches qu'on ait vues depuis longtemps. Enfin, voici un film français où n'apparaît aucune faute de goût, où tout a été scrupuleusement ordonné pour le plaisir de nos yeux. Les décors sont du plus pur style moderne et nous avons vu cette chose admirable, presque unique, des figurants et des figurantes en costumes de soirées qui ont l'air de gens du monde.

MON CŒUR AU RALENTI



Olaf FJORD

et YANOVA



Annette BENSON

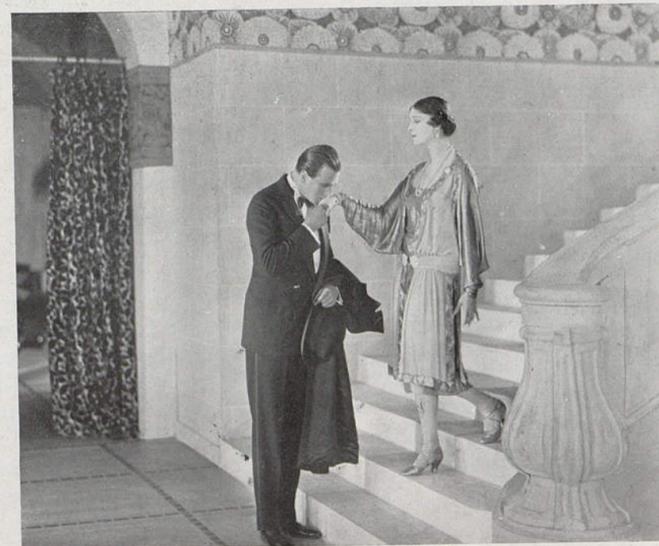
Mon Cœur au Ralenti a reçu une brillante interprétation qui cadre harmonieusement avec le décor. Annette Benson a un charme très sympathique et une jolie simplicité qui plairont à tous.

Choura Milena, très en progrès depuis *La Châtelaine du Liban*, nous émeut dans le rôle d'Evelyne et Yanova, vraie nature d'artiste, a une noblesse de grande dame qui impose le respect

Le principal rôle masculin est tenu avec une parfaite correction par Olaf Fjord et Philippe Héribat campe avec pittoresque la figure invraisemblable du pseudo-comte philanthrope.

Mon Cœur au Ralenti, qui a été produit par Natan, doit avoir le succès que lui mérite sa souveraine élégance.

J. R.



CINÉASTES

par Michel Goreloff

James CRUZE

JAMES CRUZE est juif américain. Ses parents sont venus aux Etats-Unis de Russie ou de Pologne, avec un cortège grotesque et touchant de poux, de superstitions, de draps de lit rouges et de vieux bouquins moisissés. Son père allait chaque samedi au temple. Sa mère s'étiolait et chantait des vieux cantiques juifs. James, pourtant, allait à l'école avec des petits américains et, dès son enfance la plus tendre, avait le « business » au ventre. A l'âge de 15 ans, il quitte la maison paternelle et décide bravement de vivre sa vie. En un an, il change de métier dix fois. Il vend des pralinets dans les théâtres, tond des caniches, ramasse des mégots dans les rues, joue du violon, imprime des feuilles anarchistes, coud des pantalons, compose des chansons et donne des leçons de danse. Force lui est de coucher sous les ponts, d'éviter la police, de manger du frigo et de ne point toucher aux suaves et souriantes jeunes filles.

Il va d'une ville à l'autre, se lie avec des voyous, essaye de ne pas être trop triste, éblouit les plus rusés par sa verve irrésistible, nargue sans pitié les bonnes âmes et use irrémédiablement ses vieilles fringues.

Un jour, il débarque à Hollywood : « Qu'est-ce qu'il y a de remarquable dans cette ville ? Rien. Il y a bien l'océan, le soleil, les vignes, le... C'est bon. La nature ne m'émeut plus. Au revoir. Attendez !... Il y a aussi le cinéma, les studios... Des studios ? Ma parole, ça devient le plus drôle. Allons voir les studios. »

Le lendemain, James débute au studio Lasky comme figurant. Il incarne un Romain, touche trois dollars et rit toute la journée, rit comme une baignoire qui se vide. Un an plus tard, il est metteur en scène.

James Cruze a tourné jusqu'ici une trentaine de films. Comédies, drames, vastes fresques historiques, bandes sportives, bandes documentaires... aucun genre ne l'effraye, aucun obstacle ne résiste à son sourire. Il jongle et joue, il change, pirouette, nous amuse toujours et se renouvelle sans cesse. Il est le Frégoli de la mise en scène cinématographique. Ses acteurs et ses figurants l'adorent. Les bêtes de la ménagerie Lasky l'aiment tendrement. Une récente photographie représentait Cruze au milieu de serpents et les épouvantables reptiles semblaient eux aussi fascinés par le metteur en scène.

De très grands bonshommes ont rendu hommage à la science de Cruze, à son mordant, à son humour, à sa virtuosité technique : Marx Rheinhardt, Charles Spencer Chaplin, Meyerhold, T.-W. Murnau. Des millions de spectateurs applaudissent furieusement, applaudissent à se rompre leurs doigts, chaque fois que l'écran annonce un film de Cruze. Alors que se tarit lamentablement le talent de D.-W. Griffith, alors que Buster Keaton devient infidèle à son génie, alors que Charlot, traqué, abandonne

la partie, James Cruze, lui, fait des merveilles, travaille comme un nègre, se surpasse et, soudain, nous donne *Jazz*, le premier poème mécanique, la plus trépidante comédie du monde.

Le secret de James Cruze ? ...Son sourire.

Son avenir ? ...La gloire.



E.-A. DUPONT

J'AI connu E.-A. Dupont au « Casino de Paris », où il travaillait inlassablement, fébrilement, éperdument, entouré de figurants, de girls dansantes, de musique et de lumière. J'ai voulu savoir son histoire.

— Racontez-moi vos débuts, monsieur Dupont ?

Le metteur en scène de « Variétés » sourit :

« Monsieur, je ne me souviens plus. D'ailleurs, mes débuts ne furent remarquables en rien. » J'ai voulu connaître sa carrière. En vain ! le cinéaste sourit encore, fit voir ses belles dents blanches et dures :

« Monsieur, je ne me souviens plus. Et je vous assure que ma carrière fut loin d'être formidable. Je suis un ouvrier, un bon ouvrier, voilà tout. »

Pourtant, je suis tenace. Il n'est pas possible, me dis-je, que cet artiste si grand, ce meneur d'âmes et de foules soit un bonhomme terne comme nous. Il y a quelque chose. Cherchons. Et, mes fréquentes visites au « Casino de Paris » aidant, j'ai fini par savoir.

Effectivement, « il y a quelque chose ». Quelque chose d'étrange et de beau : le génie d'E.-A. Dupont, premier cinéaste d'Europe. Regardez Dupont au repos ou à son hôtel : il rit, mange et fume des « Chesterfield » comme tout le monde. Parlez lui : vous apprendrez qu'il fait beau aujourd'hui, que Mlle Mistinguett n'est plus guère alléchante et que les faux monnayeurs hongrois méritent le bain, voire la corde. Pourtant, aussitôt que s'allument et crissent les « sunlights », aussitôt que se mêlent en une belle cacophonie les glapissements du jazz et les gloussements des petites poules blondes, E. A. Dupont, étrangement, se transforme, revêt une peau neuve, éblouissante superbement. D'ouvrier il devient poète. Obéissant à son sourire, à ses mains, à sa voix, les artistes, l'appareil et la lumière se meuvent extraordinairement souples, splendidement élastiques. Un miracle s'opère. Des images enchanteuses naissent. Le plateau d'un music-hall se meut en temple. La tête de Dupont bout. Les artistes vibrent. L'électricité frémit. Et soudain : « Arrêtez ! » hurle l'opérateur ; les soleils électriques meurent ; Olga Tchekova, fatiguée, se laisse tomber sur une chaise ; Dupont rit et allume un grand cigare tout noir, un cigare qui

évoque invinciblement l'aventure, les mers du sud et les paquebots de pirates. Féerie.

Il y a des hommes qui sont poètes partout et toujours, même dans la vie : Villon, Rimbaud, Barrès, Cendrars. Il y en a qui mangent des œufs durs et du fromage comme nous, vont se promener aux Buttes-Chaumont comme nous et comme nous disent souvent des niaiseries, mais qui, *intérieurement brûlent, intérieurement saignent, palpitent* : Baudelaire, Henri Rousseau, Delteil, Gance, Dupont.

...Perversion esthétique ou caprice simple, je préfère résolument aux poètes par trop brillants ceux qui le sont un peu moins : les Dupont, les modestes E. A. Dupont, visionnaires habillés de gris et armés d'un mégaphone prosaïque.



Carl Ph. DREYER

CARL-PH. DREYER vient de Copenhague, qui est une ville blanche dans un pays blanc, au bord d'une mer blanche, sous un soleil blanc. Et Carl-Ph. Dreyer est, comme tous les scandinaves, un gaillard robuste, blond, rigoleur, dur à la tâche, plein de foi. Les figurants de « Jehanne » le nomment débonnairement « Carl Gruyère », parce que... parce qu'il n'hésite pas à faire des trous lorsque le besoin s'en fait sentir, parce qu'il est un grand travailleur, parbleu !

Avant d'être cinéaste, Dreyer fut successivement journaliste, auteur dramatique et aviateur. Il écrivit des articles dans « København », fit jouer des beaux drames au Théâtre Royal et survola la Scandinavie plusieurs fois. Comme Gance, comme Cruze, comme Charlot, comme tous les grands cinéastes, il est, Dreyer, en dépit de son air réservé et froid, en dépit de sa culture et de son érudition remarquables, en dépit de son exquise et incomparable courtoisie, il est, au fond, un chercheur d'aventures sympathique. Au-dessus de tout, il aime voyager. « J'ai déjà tourné à Copenhague, à Oslo, à Stockholm, à Berlin, à Paris, mais ce n'est pas assez. Demain, j'irai en Amérique, ou à Moscou », dit-il. Et nous pouvons lui faire confiance : il voyage vraiment, il verra encore bien des pays.

Au studio aussi Dreyer voyage. Il voyage à travers les âmes, à travers les hommes. A l'encontre des autres metteurs en scène, qui ne lisent et ne transcrivent que le drame *extérieur* palpable, fulgurant et, en somme, assez banal, Dreyer, lui, s'attaque hardiment au drame *intérieur*, qui se joue tout entier dans un cœur ou dans une cervelle, et que les gens superficiels négligent, par incapacité sans doute. Il est psychologue et métaphysicien, avide de mystère et difficilement satisfait. Les souffrances humaines l'émeuvent et sur la misère il se penche avec pitié, mais jamais il ne prêche, ne fait de la morale, jamais il ne se comporte en professeur austère : tout bonnement, il a pitié. Le Dostoïevsky du cinéma, a-t-on dit. Peut-être. En tout cas, un très grand, très sage et humain penseur, et aussi un poète vrai, un homme prodigieusement vivant.

Carl Dreyer n'a pas de formule. Son rêve ? L'affranchissement du cinéma de toutes les vieilles conventions morales, esthétiques et techniques, le triomphe de la vérité, la pureté, la vie...

Carl Dreyer, merci !

Michel GORELOFF.

Pour le film latin

Une nouvelle firme de production

Une nouvelle firme de production vient de naître qui aura son siège à Santiago au Chili, la E.S.A. Films (Europe Sud Amérique Films).

Nous avons pu joindre le Directeur-Propriétaire, Mr. Jorge Infante, jeune chilien actif et très occupé par ses préparatifs de départ.

— Je suis venu en France, nous dit-il, voici un peu plus d'un an en mission officielle ; le Gouvernement chilien m'avait envoyé ici pour étudier la production cinématographique, car j'avais déjà à Santiago



M. Jorge INFANTE

tourné trois films. Pour me mêler de plus près au mouvement cinématographique, je tournai comme interprète. C'est alors que je fondai ma firme dont le but est de réaliser des films latins. Le premier de ces films sera tiré d'un roman portugais et nous partons pour le Portugal dans quelques jours. Notre metteur en scène est Gennaro Dini qui fit « Vendredi 13 », « Ames de Femmes » et « Paternité », dont vous savez les heureuses carrières. L'interprétation comprendra principalement Régine Bouët qui sera la vedette du film, Charley Sov que vous connaissez bien, une artiste portugaise de grand avenir, et votre serviteur...

Enfin, c'est l'excellent opérateur Asselin, un as de la camera, qui dirigera les prises de vues, et les intérieurs seront tournés à Epinay.

Nos meilleurs vœux de réussite à M. Jorge Infante et à la E.S.A. Films.



Jean CASSAGNE (à droite), tourne au studio de Franco-Film à Nice, une scène de *La Pardonnée*, d'après un roman d'Eugène Barbier, pour la Nicaea Film. Gaston JACQUET aide le jeu de Simone VAUDRY, qu'on ne voit pas sur la photo.

La M.-B. film présente

LE DIAMANT DU TZAR L'AUBERGE EN FOLIE LA TRAGÉDIE DE LA RUE

LA Société française M. B. Film, que fondaient il y a quelques mois MM. René Mathey et Gérard Bourgeois, vient pour ses débuts de nous présenter une sélection de trois films remarquables: un grand film d'aventures, une comédie très gaie et un drame pathétique. Trois notes, trois formules.

Le Diamant du tsar a été adapté d'une opérette de Bruno Granistaetten et E. Marischka, *L'Orloff*, qui fit une brillante carrière principalement dans les Empires Centraux et en Amérique.

Le réalisateur, Edouard Hoesch, a très adroitement transformé le thème léger de l'opérette en un thème dramatique dont nous suivons avec un intérêt soutenu les multiples développements scéniques.

Le film débute par une suite de tableaux vraiment impressionnants dont le principal mérite est de créer une atmosphère et de nous mettre dans l'ambiance favorable. Nous sommes en Russie pendant les troubles révolutionnaires. Un homme, un cavalier engagé malgré lui dans la garde rouge, cherche à s'enfuir. Il est rattrapé par un soldat qui le terrasse et le tenant pour mort le dépouille de son portefeuille où il trouve des



Une scène de *L'Auberge en Folie*



Un émouvant masque d'Asta NIELSEN, dans *La Tragédie de la Rue*

papiers d'identité au nom du grand duc Serge Alexandrovitch et un énorme diamant.

Nous retrouvons les deux héros du drame à Londres. Le grand duc est devenu aviateur au compte d'une compagnie anglaise. Il se fait nommer simplement Stephan. Bientôt il s'éprend d'une jeune artiste, russe comme lui, que courtise l'ancien garde rouge enrichi par la vente du diamant et qui se fait passer pour le grand duc Alexandrovitch.

Nous ne suivrons pas le drame dans ses développements. La scène où le vrai grand duc démasque le bandit et rentre en possession du joyau que lui avait confié le tsar avant de mourir, a été traitée avec une ampleur dramatique extraordinaire.

D'ailleurs, tout le film a un rythme et un accent qui forcent l'attention. Les décors sont très luxueux et certaines scènes de passion sont parmi les plus ardentes, les plus osées qu'on ait vues au cinéma.

Dans le rôle du grand duc-aviateur, Ivan Petrovitch montre des qualités de composition et de jeu que ses rôles précédents ne nous laissaient guère soupçonner. Petrovitch dans *Le Diamant du tsar* se révèle grand artiste et puissant tragédien d'écran.

Vivian Gibson nous a charmés et émus dans le rôle magnifique de la danseuse Nadia. Elle composa avec Petrovitch un

de ces duos lyriques qui sont toujours pour les films le plus puissant élément d'intérêt.

L'Auberge en Folie est une très amusante comédie qui plaira par son originalité, sa verve, l'imprévu de ses situations.

Le grand-père d'un aubergiste touchait une rente d'un riche industriel qu'il avait servi avec dévouement durant trente ans. L'industriel mort, son fils continua la libéralité, mais le grand-père était mort lui-même depuis cinq ans sans que l'aubergiste ait osé avertir le jeune homme.

Tout se passerait donc sans encombres si le jeune homme n'annonçait sa venue. Et voilà la plus paisible auberge de toute la contrée en folie.

La suite est à l'unisson de ce joyeux début. On ira chercher un très vieux voisin pour remplacer le grand-père. La femme de l'aubergiste tombe amoureuse du jeune bienfaiteur qui apprend la supercherie, se fâche et ne cède qu'aux supplications de son hôtesse qu'un prochain divorce rendra libre.

Cette comédie bouffe qui a parfois les allures d'une comédie d'observation, surtout au début, a été mise en scène avec beaucoup d'humour. L'interprétation de la grande artiste Asta Nielsen ajoute encore à son attrait.

L'Auberge en Folie est un des meilleurs films comiques qu'on nous ait donnés depuis longtemps.

Avec la *Tragédie de la Rue*, nous changeons de cadre et de style. Ce film est une œuvre considérable, une puissante page d'humanité exprimée avec une vigueur et une sincérité auxquelles nous n'étions plus habitués.

Le film nous introduit dans les milieux de la basse pègre chère à Francis Carco. Filles et souteneurs en

constituent l'élément ordinaire. Parfois un fils de famille conduit là par désœuvrement, par désespoir ou par vice, se laisse prendre au charme d'une de ces malheureuses dont le cœur est encore sensible au sentiment vrai de l'amour. Et la tragédie prend naissance avec la rivalité d'une plus jeune voisine. Elle grandit et atteint au paroxysme avec la terrible jalousie, la vengeance forcenée de l'amoureuse qui pousse au crime le souteneur immonde abêti d'alcool.

La Tragédie de la Rue nous apporte une peinture vraie et sans fard de certains milieux et de types que le cinéma avait surtout vus jusqu'à présent sous l'angle du pittoresque. Profond et véridique, le drame met à nu un cœur de femme que seules les circonstances ont vicié et que l'amour pur régénère. Thème admirable qui nous émeut violemment par ses puissants contrastes romantiques et lyriques.

Nous retrouvons là Asta Nielsen, une Asta Nielsen grandie par la douleur, toute frissonnante de passion humaine, de tendresse, de jalousie suppliante puis féroce, toute secouée de remords, du remords qui fait mourir.

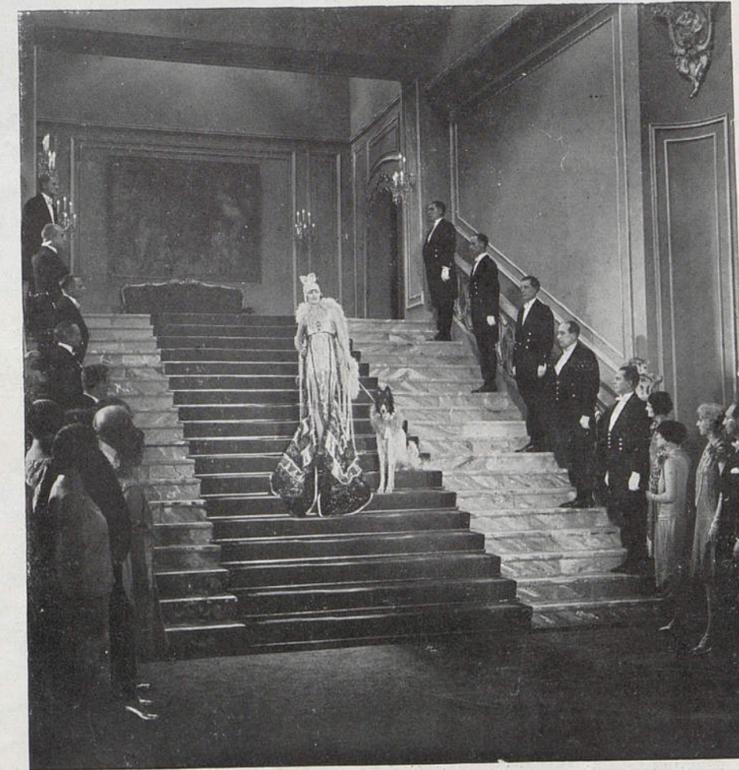
Depuis Pauline Frederick dans *La Femme X...*, aucune artiste ne nous avait donné une telle sensation de drame humain.

La Tragédie de la Rue mérite un grand, un très grand succès et nous devons remercier MM. Mathey et Bourgeois de nous avoir révélé ce film exceptionnel.

Un tel début est pour la jeune firme le meilleur des encouragements. Nous avons publié son programme et nous attendons d'elle prochainement un nouvel effort non seulement dans le domaine de l'édition,

mais aussi dans le domaine de la production en nous souvenant des beaux films que signa, comme metteur en scène, Gérard Bourgeois.

R. T.



Une des grandes scènes finales du *Diamant du Tsar*

ECHOS ET INFORMATIONS

Gleize tourne « Le Bien-Aimé »

Ayant complètement terminé *La Madone des Sleepings*, Maurice Gleize va tourner un roman moderne, *Le Bien-Aimé*, de Jacques Deval.

L'arbre de Noël au Paramount

La direction du *Paramount*, désireuse de prouver sa sympathie aux enfants des ouvriers qui ont travaillé à l'édification du palace qui s'érige boulevard des Capucines, a eu la généreuse pensée de leur offrir, le jour de Noël, une fête au cours de laquelle plus d'un millier de jouets furent distribués.

Voilà une initiative qu'il convenait de signaler, car elle est tout à l'honneur de ceux qui l'ont réalisée.

Brignone termine « Le Retour »

Guido Brignone vient de terminer les intérieurs du film *Le Retour*, grande comédie dramatique et sentimentale, interprétée par Dolly Grey, Maxudian et le petit Cloclo. Assisté par MM. Léo Joannon et G. Fried, l'excellent metteur en scène a tourné récemment les derniers extérieurs. L'une des scènes des plus importantes est jouée par Maxudian et le petit Cloclo, à la sortie d'un grand lycée parisien.

Le Retour, film de la Société des Films Artistiques « Sofar », sera distribué en France par les Films Cosmograph.

Boudrioz rentre en scène

L'excellent réalisateur Boudrioz, dont on regrettait tant l'abstention, après ses remarquables succès de *L'Atre* et de *Tempête*, va revenir à la mise en scène. Il produira, pour Les Artistes Réunis, un film dont il a écrit le scénario, *Le Créateur*.

Tous nos vœux au sympathique artiste, qui ne manquera pas d'enrichir le cinéma français d'œuvres essentielles.

Le Tribune Libre du Cinéma

Notre vaillant confrère, M. Charles Léger, continue avec succès les séances de la Tribune Libre du Cinéma. La dernière a eu lieu le 28 décembre, avec un film ancien de Max Linder, et *L'Épreuve du Feu*, de Victor Sjostrom.

Le Bateau de verre

Mme J. Milliet nous informe que sa récente production, présentée sous le titre *Le navire en feu*, paraîtra, en France, sous son titre véritable, *Le bateau de verre*, le scénario étant signé uniquement de Mme J. Milliet.

Les interprètes sont Eric Barclay, André Nox, José Davert et Françoise Rosay.

La mise en scène est de Mme J. Milliet et M. C. David.

J. de Baroncelli a le pied marin

On sait que pour réaliser *Le Passager*, d'après le scénario qu'il a tiré d'une nouvelle de Frédéric Boutet, J. de Baroncelli a quitté dernièrement Marseille sur un cargo. Or, ce cargo est muni de la T. S. F., et le sympathique metteur en scène en a profité pour télégraphier à son bureau de Paris. — « Mer ébouyantable, impossible de la calmer. Vanel, Michèle Verly, Redelberger, Sovet et Jean Mercanton ont le pied marin, moi aussi. Tout va bien. Chaix et Moreau tournent quand même, mais j'ai hâte de retrouver le « plancher des vaches ».

Ne plaignons pas trop J. de Baroncelli. Il aime la mer, puisque toujours il revient aux films maritimes, et, par expérience, il doit bien savoir qu'un tel interprète n'est pas toujours docile à ses ordres.

Hugon tournera « La Marche nuptiale »

L'excellent réalisateur André Hugon, qui termine une nouvelle édition de *Roi de Camargue* et qui prépare la mise en train du *Père Lebonnard*, de Jean Aicard, vient d'acquiescer les droits cinématographiques de *La Marche nuptiale*, le chef-d'œuvre d'Henry Bataille.

Entre les mains de M. Hugon, c'est une belle production française qui s'annonce.



ANDRÉE BRABANT
entre deux scènes de *Madame Récamier*, où la charmante artiste interprète le rôle de Caroline Murat, se délasse en lisant *Cinéma*.

L'Eau du Nil

Aubert, Marcel Vandal et Ch. Delac viennent de décider, d'accord avec Pierre Frondaie, de porter à l'écran *L'Eau du Nil*, le dernier roman du célèbre écrivain. Après le succès retentissant de *L'Homme à l'Hispano*, du même auteur, c'est, pour le film français, un nouveau triomphe.

Le film sera réalisé en février et mars, par Marcel Vandal. Tous les extérieurs seront tournés en Egypte.

Prime à nos Lecteurs

Pour être agréable à nos lecteurs, notre confrère René Ginot a décidé sa maison d'édition à leur réserver un certain nombre d'exemplaires de *Pour faire du cinéma*. Ce livre, qu'il a écrit en collaboration avec le romancier Marcel-E. Grancher, est honoré d'une préface du grand metteur en scène Jacques de Baroncelli, expose l'opinion de vingt-sept vedettes sur le métier d'artiste cinématographique et contient vingt-cinq portraits hors-texte. Vendu en librairie 12 francs, à titre exceptionnel et pour un nombre limité, il sera expédié directement et franco par Publi-tout, 16, rue de La Tour-d'Auvergne, Paris (9^e), contre 6 francs seulement (timbres ou mandat) à ceux qui, sans attendre, en feront la demande en se recommandant de notre journal.

A la Franco-Film

M. Robert Hurel, administrateur-délégué de la Franco-Film, vient de s'attacher notre compatriote, Maurice de Canonge, rentré récemment d'Amérique, avec lequel d'intéressants projets sont à l'étude et dont nous reparlerons bientôt.

Sur la proposition de M. Beauvais, directeur de la location de « Franco-Film », M. Hurel vient d'appeler M. Le Duc à la direction de l'agence de Paris.

M. Le Duc est une figure bien connue dans le monde du cinéma, dont il a parcouru les multiples stades, tant en qualité d'exploitant que de représentant. C'est dans ce dernier poste, où il s'est acquis la sympathie des directeurs de la région parisienne, que M. Hurel l'a remarqué.

M. Le Duc vient très heureusement compléter les cadres, déjà brillants, de la jeune Société.

« La Merveilleuse Journée »

René Barberis poursuit, au Studio des Cinéromans, l'exécution de *La Merveilleuse Journée*, d'après la pièce d'Yves Mirande et Quinson. Après les grandes journées de figuration, on tourna des scènes à trois ou quatre personnages et Dolly Davis, André Roanne, Svlvio de Pédrilli et Renée Veller furent sur la brèche du matin au soir.

Paris-New-York-Paris

Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Une erreur regrettable s'est glissée dans la rédaction du texte de notre dernière publicité. Je vous serais reconnaissant d'indiquer dans votre prochaine revue, que la distribution de *Paris-New-York-Paris*, outre les noms précédemment indiqués — Giulio del Torre et Marcel Vibert — comprend encore ceux de Mlles Colette Darfeuil et Diana Hart.

Avec mes remerciements, je vous prie d'agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Pour la Société des Productions H. de Bitowt :
GIULIO DEL TORRE.

Les Films Charles Dullin

La Société des Films Charles Dullin, qui vient de terminer *Maldone*, mis en scène par Grémillon, a établi son siège, 22, rue de Vintimille (Cent. 20-21).

Dans notre dernier numéro où nous avons parlé longuement de *Maldone*, nous avons omis de citer parmi les interprètes du film, Mlle Annabella qui y fait une création très intéressante.

Toutes nos excuses à la charmante Violine de *Napoléon*.

Barclay à Paris

Après une longue absence, Eric Barclay vient de rentrer à Paris. L'excellent artiste a tourné à Berlin plusieurs films, l'un avec Alfred Abel, un autre intitulé *Le Secret de Genève*. Enfin nous le verrons prochainement dans *Le Bateau de Verre*.

Cumul

Notre charmant confrère Raoul Ploquin, qui occupait déjà les fonctions de chef de publicité à la Société des Films Albatros, a pris également la direction des services de publicité à l'Alliance Cinématographique Européenne, où sa compétence technique et sa courtoisie ne manqueront pas d'être appréciées.

M. Ploquin recevra le matin rue Volney et l'après-midi rue de Richelieu.

Nécrologie

Nous apprenons la mort de Mme Henriette Bizeul, la veuve de l'opérateur regretté, décédée le 25 décembre, après une courte maladie.

Emilia Vidali

Nous avons signalé, dans un précédent numéro, les débuts, à Paris, de la célèbre artiste argentine Emilia Vidali. Le succès de sa première série de représentations à l'Apollo fut tel, que la direction de l'Empire l'engageait aussitôt pour une nouvelle série qui vient d'avoir lieu et qui consacre son beau talent lyrique.

Emilia Vidali, illustre à la scène, marqua son passage au cinéma par quelques remarquables créations, entre autres dans *Les Fiancés* (*I promessi sposi*), de Manzoni, réalisé, il y a peu de temps, en Italie.



Photo G.-L. Manuel frères.

Emilia VIDALI

En attendant de revoir Emilia Vidali à l'écran, nous sommes heureux de l'applaudir au music-hall, où elle est reine. Une reine charmante, toute de grâce et de finesse, que l'atmosphère tumultueuse et clinquante du music-hall moderne trahit un peu, et que nous voudrions voir dans l'intimité d'une salle exclusivement consacrée au dieu de la musique.

Car Emilia Vidali, que l'on a comparée — bien à tort — à Raquel Meller, est tout musique. Elle ne mime pas théâtralement ses chansons, mais les chante. Son art est intérieur et seule l'expression de son beau visage nous dit l'émotion dont elle vibre. On voudrait l'entendre chanter de divines choses, du Mozart, du Rameau, du Glück, du Fauré, du Debussy.

Ses attitudes sont à l'unisson de son âme, attitudes simples, mesurées et nobles, que rien de faux ni de trouble ne gêne et qui prolongent le lyrisme de son chant.

La voix est pure, menue comme elle, claire et sensible. Emilia Vidali sait chanter et connaît toutes les ressources de l'art vocal, ce qui nous paraît un peu exceptionnel au music-hall, où le chant s'entoure toujours plus ou moins d'accessoires scéniques.

Emilia Vidali reviendrait prochainement au cinéma, dont elle a la passion. Puisse-t-elle ne pas nous faire attendre trop longtemps cette joie.

ED. E.



LENI RIEFENSTAHL

la belle artiste allemande, que nous avons admirée dans *La Montagne Sacrée* et que nous reverrons prochainement dans *Le Grand Saut*.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

ALLEMAGNE

(Correspondant particulier de *Cinéma* : George Otto STINDT, Belleallian-cestresse, 100, Berlin. S. W. 61).

Le contingentement

On vient de fixer pour l'importation, le contingentement basé sur les chiffres de 1926-1927, tandis que, jusqu'ici, l'importation était illimitée. On comprend, dès lors, les doléances des Américains, qui viennent de commencer leur production allemande, sans avoir pu se baser sur les chiffres de 1926. Ils comptent qu'une nouvelle réglementation interviendra. Attendons les événements, dont l'incertitude paralyse les affaires, lesquelles sont beaucoup moins brillantes qu'elles ne le paraissent.

Premières à Berlin

Au Cäpitol, la Fox présente *L'Aurore* (Sunrise), le chef-d'œuvre de Murnau, avec Janet Gaynor et George O'Brien. A l'Ufa-Pavillon, la Paramount présente *Quand la chair succombe*, avec Jannings et, au Gloria, *Paname*, le grand film franco-allemand, de Malikoff.

Ce sont les plus importantes et sensationnelles premières du mois. D'autres premières intéressantes ont eu lieu.



Napoléon chez Frédéric Le Grand
ALBERT DIEUDONNE visite, au studio de l'Ufa,
OTTO GEBUHR (à droite, dans le rôle du
Grand Frédéric).

L'Amour de Jeanne Ney, mise en scène de W. Pabst, avec Edith Jehanne, Brigitte Helm et Fritz Rasp ; *L'Age dangereux*, mise en scène d'Illès, avec Asta Nielsen et Walter Rilla ; *Le Grand Inconnu*, mise en scène de Manfred Noa, avec Andrée Lafayette et Jack Trevor ; *La métamorphose du Docteur Bessel*, mise en scène de Richard Oswald, avec Hans Stuerve et Agnès Estherhazy ; *Les vacances du mariage*, mise en scène de Victor Janson, avec Lilian Harvey et Harry Halm ; *Le perroquet chinois*, le film Universal de Paul Leni.

Dans les studios

On vient de terminer, au Babelsberg-Ufa, *La Force mystérieuse*, mise en scène de Waschneck ; *Panique*, mise en scène et interprétation d'Harry Piel ; *L'Espion*, de Fritz Lang, avec

Willy Fritsch ; *Secrets d'Orient*, de Volkoff, avec Nicolas Koline, et *Le Grand Saut*, avec Leni Riefenstahl.

Au Terra-Studio, *La Reine Louise*, mise en scène de Karl Grüne, avec Mady Christians.



M. ROGER WEIL,
directeur de la Superfilm, à Berlin.
(De gauche à droite : MM. LÉVY, directeur de
l'A. A. F. A. ; VANDERHEYDEN, représentant de
l'A. A. F. A. à Bruxelles ; M^{lle} Maria PANDLER,
la nouvelle vedette de la grande firme ; MM. Roger
WEIL, Harry LIEDTKE et Walter FEIN, directeur
artistique).

Au National-Studio, *Frédéric le Grand*, mise en scène de Lamprecht, avec Otto Gebühr.

A l'Ufa-Studio Tempelhof, *Gretchen*, mise en scène de Hans Behrendt, avec Jenny Jugo et Georg Alexander.

A l'Efa-Studio, le film de la Matador, *Le Président*, mise en scène de Righelli, avec Ivan Mosjoukine.

Alliances internationales

La nouvelle alliance Ufa-Gaumont Ltd, de Londres, est commentée très favorablement, par le fait que la Gaumont contrôle le W. U. F. Service, l'Idéal-Film, Gainsborough-Film et possède le grand studio de Sheperds Bush.

On attend aussi beaucoup des combinaisons First National et Pathé, à Londres, de la Standard Film et United Artists Théâtre. La collaboration germano-américaine s'intensifierait, dit-on, dans les studios anglais. Qui vivra verra !

GEORGE OTTO STINDT.

ETATS-UNIS

« La Petite Vendeuse »

Mary Pickford, dans *La Petite Vendeuse*, a reçu le plus chaleureux accueil au Rialto, à New-York, où cette production a été présentée.

« Sorrel et son Fils »

La première production d'Herbert Brenon, pour United Artists, a été présentée pour la première fois dans le monde entier, à New-York, au cours d'un gala de bienfaisance.

L'interprétation comprend : H.-B. Warner, Nils Asther, Mickey McBan, Anna-Q. Nilsson, Norman Trevor, Carmel Myers, Louis Wolheim, Alice Joyce, Paul McAllister, Flobelle Fairbanks, Lionel Belmore, Betsy Ann Hisle et Mary Nolan.

« Tambours d'Amour », de D.-W. Griffith

Une charge de cavalerie, comprenant 900 cavaliers, vient d'être filmée en Californie, par D.-W. Griffith, pour *Tambours d'Amour*, le film qu'il prépare actuellement pour United Artists.

Griffith a promis de mettre dans ce film des scènes aussi romantiques et aussi émouvantes que celles du *Lys brisé*, et aussi pleines d'intérêt et d'une mise en scène aussi grandiose que celles d'*Intolérance* et de *La Naissance d'une Nation*.

« Leather Face »

Noah Berry vient d'être engagé pour tourner dans *Leather Face*, le prochain film de Ronald Colman et Vilma Banky. La réalisation du scénario d'Alice D.-G. Miller, tiré du roman de la baronne Orzi, vient d'être commencé sous son nom original, *Leather Face*, le titre primitivement envisagé, *Fleur d'Espagne*, ayant été repoussé.

C'est une histoire de l'occupation de la Belgique par les Espagnols, au XVI^e siècle. Indépendamment de Ronald Colman, Vilma Banky et Noah Berry, Mr. Goldwyn a emprunté à Cecil B. de Mille, Virginia Bradford, pour tourner dans cette production, qui sera dirigée par Fred Niblo. Ce dernier vient juste de terminer *La Danse diabolique*, mettant en vedette Gilda Gray.

Dolorès del Rio « starisée »

Ramona, tiré du roman de Helen Hunt Jackson, est le premier film dans lequel Dolorès del Rio sera promue au titre de « vedette ». Il sera produit conjointement avec Edwin Carewe et Inspiration Pictures Inc. C'est de cette façon qu'avait été édité *Résurrection*.

Nouvelles de la Fox-Film

Antonio Moreno, le populaire artiste récemment engagé par la Fox et qui fut le partenaire d'Olive Borden dans *Venez donc chez moi*, vient de se faire naturaliser citoyen américain.

Frank Borzage commencera prochainement la réalisation d'une production nouvelle intitulée *Mother Knows Best* (*Expérience maternelle*), adaptée d'un roman d'Edna Ferber.

Lew Seiler va prochainement mettre à l'écran *Le grand silence blanc*, œuvre universellement renommée du regretté Frédéric Rouquette. On sait que ce même réalisateur vient de terminer *Croc blanc* (*Wolf Fangs*), avec le célèbre chien policier Freluquet.

F.-W. Murnau, le célèbre réalisateur de *L'Aurore*, est à la recherche de deux « perfections », l'une blonde, l'autre brune, en vue de son prochain film *Les quatre démons*, dont il prépare la distribution.

On vient de commencer, à Hollywood, les prises de vues de *Sharpshooters* (*Tireurs d'élite*), une histoire de marins, avec George O'Brien et Lois Moran dans un rôle de danseuse marocaine. Mise en scène de Jack Blystone.

SUISSE

(Correspondant de *Cinéma* pour la Suisse : Jean LORDIER, 12, avenue de Fraïsse, Lausanne.)

Ces deux derniers mois nous ont permis d'enregistrer deux événements particulièrement importants, tous deux, en Suisse Romande, à Genève.

C'est, d'abord, le lancement de *Napoléon* ; puis, dans un ordre d'idées un peu moins rigoureusement « cinéastes », la venue de Raquel Meller à l'Alhambra.

Le film de Gance, précédé d'une solide réputation, a été adroitement présenté au public genevois par M. Huboux, le

sympathique directeur de l'Apollo, qui fit, à cette occasion, de louables efforts publicitaires, efforts, d'ailleurs, couronnés de succès, puisque l'Apollo dut prolonger de quatre jours le passage de chaque époque.

Raquel Meller à l'Alhambra ! Cette phrase, bien avant la date fixée pour les débuts de la grande vedette, était sur toutes les lèvres... Le succès remporté par l'inoubliable créatrice de *Violettes Impériales*, fut, hâtons-nous de le dire, immense. Pendant huit jours, le grand établissement genevois, dont le programme était complété par *La Dame aux Camélias*, la version américaine, avec Norma Talmage (dont c'était la « première » en Suisse Romande), ne désemplit pas... Raquel Meller a beaucoup plu... Le contraire nous aurait surpris.

A Bâle, a eu lieu l'inauguration du palace. Ce bel établissement, conçu et réalisé très luxueusement, vient augmenter de la plus heureuse façon la liste de nos grands cinémas.

A Berne, la « première », tant attendue, de *Petronella*, qui, pompeusement, s'intitule « le premier grand film suisse », a connu un bon succès. Nous devons à la vérité de constater que ce film n'a de suisse que les sites... ce qui n'est déjà pas mal, mais dont réalisateurs, interprètes... et capitaux sont étrangers, ce qui est moins bien, pour une production soi-disant « suisse ».

Ben Hur, après avoir pulvérisé tous les records de durée, à Genève (douze semaines !), va maintenant commencer à travers le pays une randonnée qui s'annonce triomphale. Ce sera justice.

Chang (le film avec lequel a été ouvert le « Paramount »), porte-t-il en sous-titre — et ce n'est pas là son seul mérite — passe à l'Alhambra de Genève, tandis que l'Apollo de cette même ville annonce *Quand la chair succombe*, le beau film de Jannings, inconnu encore au pays Romand.

Dans nos maisons de location, l'activité est grande et chacun rivalise de zèle et d'ingéniosité pour lancer les nombreux films de grande envergure qui, chaque semaine, nous sont présentés.

L'année 1927 fut très « cinégraphique »... L'année 1928 paraît devoir l'être davantage encore... Ce n'est pas nous qui nous en plaindrions !...

Et, sur ce... les meilleurs vœux du Cinéma Suisse au Cinéma Français... Deux grands amis !

JEAN LORDIER.

ITALIE

Les « premières », à Rome

L'Esclave Blanche, le film de Lother Stark et Sofar, réalisé par Augusto Genina, vient de remporter un grand succès au Supercinema. Les journaux font des compte rendus très élogieux de ce film, qu'ils considèrent comme le meilleur de Genina.

Ombres de Montmartre, le film déjà ancien de Paramount (*Mon Homme*), réalisé par Herbert Brenon, avec Pola Negri, Menjou, Charles de Roche, Vera Reynolds, Louise Lagrange, George O'Brien, vient de sortir au cinéma Capranica. Le film a été tellement censuré qu'il en est inintelligible et « cahotique ».

La chair et le diable, sorti à Paris sous le titre de *La Tentatrice*, a eu du succès au Corso-Cinéma. Le jeu de Greta Garbo a été très apprécié.

La Société Augustus

La Société de production « Augustus » vient d'être constituée par une première émission de 5.000 actions de 100 Lire. Le programme statutaire prévoit qu'un film ne devant pas dépasser un million de Lire sera réalisé dans le premier trimestre. La société se propose de produire des films essentiellement italiens. *Lo Spettacolo d'Italia*, qui préconise, avec tous ses confrères, le nouveau placement, termine ainsi son appel : « Aujourd'hui, nous n'avons pas seulement la volonté et la certitude de vaincre. Nous en avons le devoir. »

CINÉMA

La Revue de Grand Luxe du Cinéma Français

2^e ANNÉE

CINEMA vient d'entrer dans sa deuxième année. Après dix mois d'effort, notre Revue a pris une place prépondérante parmi les principaux organes cinématographiques de France et d'Europe. Grâce à sa présentation artistique et publicitaire, grâce à l'étendue et à l'impartialité de ses informations, *CINEMA* apporte aujourd'hui à la production et à l'édition françaises le poids de son expérience et de son autorité.

Cet appui s'exerce de plusieurs façons :

1^o Par une diffusion parmi les acheteurs étrangers.

La plus grosse majorité d'entre eux répartis dans le monde entier reçoivent *CINEMA* soit par voie d'abonnement soit par service régulier.

Une publicité dans CINEMA concernant la vente des films français à l'étranger, est ainsi assurée de toucher la clientèle à laquelle elle est destinée.

La meilleure preuve que notre publicité touche son but, c'est que les acheteurs nous écrivent pour nous demander des renseignements sur les films ou les maisons et nous prient même de leur adresser des offres fermes sur les productions qui les intéressent.

2^o Par une diffusion parmi les exploitants français.

Notre effort de ce côté s'intensifie de mois en mois. Aujourd'hui *CINEMA* touche un grand nombre de directeurs qui apprécient sa documentation technique et critique.

3^o Par une action directe auprès du public amateur et cultivé, heureux de trouver enfin une luxueuse revue d'art uniquement consacrée au cinéma.

Le succès de nos galas mensuels réservés à nos abonnés et à nos confrères, s'affirme par une progression importante et constante dans le mouvement de nos souscripteurs.

CINEMA, par sa triple action, contribue ainsi à réaliser la collaboration entre le public et les techni-

ciens, producteurs, éditeurs et artistes, ce qui devrait être la justification et le but de tout organe conscient de son utilité.

NOS ABONNEMENTS

Plusieurs de nos lecteurs assidus nous écrivent pour nous signaler la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer *CINEMA* dans certains kiosques, et cela malgré tous les réassortiments de notre service des distributions, auxquels nous donnons suite sans retard.

Nous ne pouvons que les engager à souscrire un abonnement, qui leur donnera droit à tous les galas organisés par notre Revue et à tous les numéros spéciaux.

On s'abonne en adressant à M. l'Administrateur de *CINEMA*, 9, avenue de Taillebourg, Paris (11^e), la somme de 60 francs (100 francs pour l'étranger).

NOTRE PROCHAIN GALA

Le prochain gala de *CINEMA* aura lieu le samedi 28 janvier, à l'Artistic, 61, rue de Douai. Cette séance sera consacrée au jeune et brillant réalisateur A. Cavalcanti.

Il comprendra un film inédit, *Le Train sans yeux*, adapté du roman de Louis Delluc, le premier film de Cavalcanti, que diverses circonstances n'ont pas encore permis de présenter, des études cinégraphiques de danse hindoue et *La P'tite Lilie*, avec Catherine Hessling, qui vient de faire une brillante exclusivité au studio des Ursulines.

N. B. — Pour éviter toute démarche inutile, à laquelle nous ne pourrions donner suite, nous spécifions que les demandes de cartes d'invitation devront être accompagnées obligatoirement d'un abonnement et de son montant.

Tout abonné nouveau recevra immédiatement une carte permanente lui donnant l'entrée gratuite à toutes les séances de *CINEMA*.

Un Chapeau de Paille d'Italie



*Un film qui marque une date
trionphe sur les boulevards !*

En exclusivité à l'Omnia-Cinéma

UN CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE

Scénario et réalisation
de René CLAIR
d'après la célèbre pièce
d'Eugène Labiche
et Marc Michel

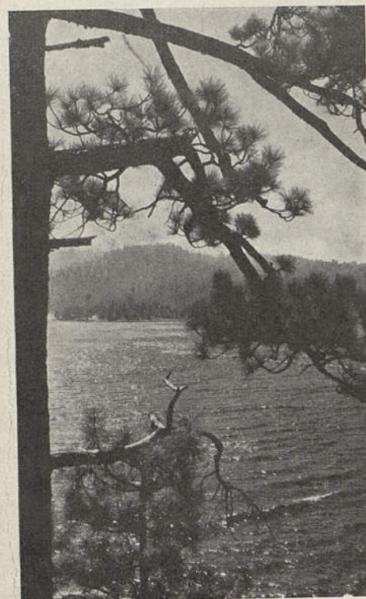
Production Albatros
106, Rue de Richelieu
Tél.: LOUVRE 69-74 et 47-45



L'Imprimeur-Céram : H. FRANÇOIS, 9, av. de Taillebourg, Paris.



Le chef-d'œuvre de
MURNAU
produit par
FOX-FILM
avec



Janet Gaynor



George O'Brien



Le grand film sportif français
édité et présenté avec succès
par **PARAMOUNT**

LA
RONDE INFERNALE

Réalisé par **LUITZ MORAT**
d'après le scénario d'**Henry DECOIN**

avec

JEAN ANGELO
BLANCHE MONTEL
Charles BOYER, PAULEY
Pauline CARTON

Le roman d'**Henry DECOIN** sera publié
par **L'AUTO** pendant le passage
du film en exclusivité au **CAMÉO**